

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Les papyri du Nouveau Testament
Le XVII^e siècle : la doctrine classique
Désarmement : Goliath à Paris
Cosas de Espana
Le prétendu droit des traîtres de 1917-1918 à l'amnistie
Un forçat en Australie (1825-1844)
Chevreul (1786-1889)

Lucien CERFAUX
Comte Gonzague de REYNOLD
Martial LEKEUX, O. F. M.
Fernand DESONAY
Baron Paul VERHAEGEN
* * *
Georges BOUCHARD

La Semaine

Que d'événements en trois semaines! Et quels temps troublés et angoissants...

Pendant plusieurs jours, l'allure révolutionnaire de la grève des mineurs a fait craindre de graves désordres. Si le danger d'émeute paraît écarté et si les mesures prises se sont montrées efficaces, il reste que l'explosion soudaine et inattendue de sentiments populaires ignorés a révélé une situation inquiétante. Certes, il y a la crise, mais elle ne suffit pas pour expliquer le succès des menées communistes. Il est apparu que le socialisme, avec ses cadres solides, ses œuvres puissantes et tout ce qu'il fit pour améliorer le sort matériel du prolétariat belge, n'a plus le contrôle des masses ouvrières. C'est malgré les chefs rouges que la grève éclata, c'est malgré eux qu'elle se propagea et qu'elle dure toujours. L'impuissance du *Parti ouvrier belge* s'est étalée au grand jour. L'attitude du *Peuple* fut plus pitoyable encore qu'odieuse. On sentait les meneurs socialistes débordés et perdus. Nous sommes d'ailleurs de ceux qui regrettent sincèrement cet échec socialiste. Si le prolétariat belge échappe à l'emprise du P.O.B., — devenu par ses réalisations, par ses œuvres, par ses succès même, un parti de gouvernement, un parti de conservation sociale, un parti d'ordre, un parti bourgeois, au fond, et nettement antirévolutionnaire — ce n'est que pour subir une influence autrement délétère, et la contagion de folies tellement plus nocives, que les erreurs de notre socialisme belge!

L'ordre règne, c'est entendu et c'est tant mieux. Mais il y a ordre et ordre. Qu'y avait-il donc, derrière ce soulèvement des travailleurs? L'utopie communiste et le mirage bolcheviste?... Sans nul doute. Les effets d'une crise dure et qui se prolonge?... Evidemment... Mais il y avait aussi d'insignes maladrotes de la part d'économistes de cabinet et de « bourgeois » inhumains. Depuis des mois, trop de journaux dits conservateurs ne cessaient de critiquer allocations de chômage, pensions de vieillesse, allocations familiales, lois sociales de toutes sortes. La crise, sortie avant tout des erreurs et des fautes commises par le petit nombre d'hommes qui concentrent richesse et puissance, pèse lourdement sur les foules pauvres et menées. S'il est inévitable que tout le monde doive pâtir, le dernier des moyens pour amener Jean Prolo à se montrer raisonnable et à prendre son parti de restrictions imposées par la dureté des temps était de... lui tomber dessus, chaque matin, dans des colonnes et des colonnes...

La tactique suivie par le *Peuple* aux abois est certes inadmissible, et le *Parti ouvrier belge* se fut grandi si ses chefs eussent osé tenir à des troupes égarées et trompées le langage de la vérité et du bon sens. Mais ne nous contentons pas de souligner la carence socialiste! L'agitation ouvrière actuelle devrait porter à méditer les passages de l'encyclique *Quadragesimo anno* où se trouvent décrites et dénoncées, avec netteté et avec vigueur, les causes profondes de nos troubles sociaux :

Ce qui à notre époque frappe tout d'abord le regard, ce n'est pas seulement la concentration des richesses, mais encore l'accumulation d'une énorme puissance, d'un pouvoir économique discrétionnaire, aux mains d'un petit nombre d'hommes qui, d'ordinaire, ne sont pas les propriétaires, mais les simples dépositaires et gérants du capital qu'ils administrent à leur gré.

Ce pouvoir est surtout considérable chez ceux qui, détenteurs et maîtres absolus de l'argent, gouvernent le crédit et le dispensent selon leur bon plaisir. Par là, ils distribuent en quelque sorte le sang à l'organisme économique dont ils tiennent la vie entre leurs mains, si bien que sans leur consentement nul ne peut plus respirer.

Cette concentration du pouvoir et des ressources, qui est comme le trait distinctif de l'économie contemporaine, est le fruit naturel d'une

concurrence dont la liberté ne connaît pas de limites; ceux-là seuls restent debout, qui sont les plus forts, ce qui souvent revient à dire, qui luttent avec le plus de violence, qui sont le moins gênés par les scrupules de conscience.

A son tour, cette accumulation de forces et de ressources amène à lutter pour s'emparer de la Puissance, et ceci de trois façons : on combat d'abord pour la maîtrise économique; on se dispute ensuite le pouvoir politique, dont on exploitera les ressources et la puissance dans la lutte économique; le conflit se porte enfin sur le terrain international, soit que les divers Etats mettent leurs forces et leur puissance politique au service des intérêts économiques de leurs ressortissants, soit qu'ils se prévalent de leurs forces et de leur puissance économiques pour trancher leurs différends politiques.

... la libre concurrence s'est détruite elle-même; à la liberté du marché a succédé une dictature économique. L'appétit du gain a fait place à une ambition effrénée de dominer. Toute la vie économique est devenue horriblement dure, implacable, cruelle. A tout cela viennent s'ajouter les graves dommages qui résultent d'une fâcheuse confusion entre les fonctions et devoirs d'ordre politique et ceux d'ordre économique : telle, pour n'en citer qu'un d'une extrême importance, la déchéance du pouvoir : lui qui devrait gouverner de haut, comme souverain et suprême arbitre, en toute impartialité et dans le seul intérêt du bien commun et de la justice, il est tombé au rang d'esclave et devenu le docile instrument de toutes les passions et de toutes les ambitions de l'intérêt. Dans l'ordre des relations internationales, de la même source sortent deux courants divers : c'est d'une part le nationalisme ou même l'impérialisme économique, de l'autre, non moins funeste et détestable, l'internationalisme ou impérialisme international de l'argent, pour lequel là où est l'avantage, là est la patrie.

La dictature de la Haute Banque internationale. La politique mise en tutelle par l'économique, ou, plus exactement, par la Finance. La prospérité d'une nation ramenée à sa prospérité matérielle, comme si un pays de gens riches, noyés dans le confort, ne pouvait pas être un enfer, l'abomination de la désolation...

Les voilà, les vraies causes du désordre contemporain.

Quant à la dure leçon que les récents événements ont infligé au socialisme, elle trouve son explication dans « la conception socialiste de la société et du caractère social de l'homme », comme dit l'Encyclique.

Citons :

Selon la doctrine chrétienne, en effet, le but pour lequel l'homme doué d'une nature sociale, se trouve placé sur cette terre, est que, vivant en société et sous une autorité émanant de Dieu, il cultive et développe pleinement toutes ses facultés à la louange et à la gloire de son Créateur, et que, remplissant fidèlement les devoirs de sa profession ou de sa vocation, quelle qu'elle soit, il assure son bonheur à la fois temporel et éternel. Le socialisme, au contraire, ignorant complètement cette sublime fin de l'homme et de la société, ou n'en tenant aucun compte, suppose que la communauté humaine n'a été constituée qu'en vue du seul bien-être.

Il n'y a pas longtemps, un des chefs socialistes tenait à un de nos amis ce langage : Au début de ma carrière politique, quand je pénétrais dans un intérieur de mineur borain, ou de métallurgiste, ou de verrier, presque partout je trouvais encore un crucifix ou une statuette de la Sainte Vierge. Actuellement, cette tradition a disparu. Et je le regrette car, tout de même, il y avait là pour nos ouvriers occupés tout le jour de « matériel » une échappée sur l'idéal et sur l'infini...

Or, toute la politique du socialisme belge a, pratiquement, tendu à tuer au cœur de l'ouvrier ce qu'il pouvait y rester de tradition chrétienne. Le P. O. B. a matérialisé et paganisé. Il a fait beaucoup pour le mieux être du prolétariat, mais il a convaincu celui-ci que son ciel était à chercher sur terre. Et voilà pourquoi, quand les circonstances imposent de serrer la ceinture d'un cran, on constate que Jean Prolo s'éloigne d'un socialisme assagi et entourageisé pour se laisser séduire par les appels de la sirène communiste.

Et l'Allemagne? Lausanne fut, pour elle, une nouvelle et brillante victoire et, pour nous, une déception de plus et une défaite s'ajoutant à bien d'autres, hélas! Comme toujours, de bons apôtres nous assurent qu'on ne pouvait faire mieux, étant données les circonstances... Tiens!...

D'autre part, ce qui se passe en Prusse est terriblement grave. Une Prusse forte, c'est, tôt ou tard, la guerre. Si les négociateurs de Versailles avaient eu le sens de l'Europe ils n'eussent eu qu'une préoccupation : empêcher la Prusse de relever la tête. Qu'importait tout le reste! Même les réparations ne comptaient guère en face de cet objectif capital : abattre la Prusse et, par là, mettre fin à l'hégémonie prussienne en Allemagne. Or, moins de quinze ans après la guerre, le prussianisme reflurit de plus belle. Demain, les Hohenzollern renoueront une tradition de militarisme agressif et de violences systématiques...

Et il se trouve toujours de doux et dangereux rêveurs, ici comme ailleurs, pour vous démontrer que la paix n'est possible que par l'égalité de droit de toutes les nations...

Dans le dernier numéro de la *Revue universelle*, un excellent connaisseur des choses d'Outre-Rhin, M. Pierre Lafue, analysant la dernière crise de l'Empire allemand, écrit :

Ce conflit intérieur que doit fatalement créer et envenimer la victoire apparente de l'hitlérisme, et plus encore la victoire réelle des éléments bismarckiens, est en tout cas notre dernière chance de paix. Il y a, à coup sûr, en Allemagne des forces antiprussiennes qui pourraient s'unir utilement à des forces de même nature qui se réveillent aux confins du germanisme, en Autriche comme en Hongrie. Seront-elles aussi impuissantes qu'elles le furent à deux reprises depuis 1918? C'est possible. Du moins, soyons persuadés qu'une pareille crise ne se reproduira pas de longtemps, et que l'année 1932 ou le début de l'année 1933 verra probablement la fin de cette évolution intérieure de l'Allemagne que nous n'avons jamais ni dirigée ni prévue.

L'Allemagne n'est pas devenue une nation par la méthode démocratique, voilà ce qu'il faut avoir présent à l'esprit. L'Empire germanique — et plus ou moins romain de Barberousse — dont rêva chimériquement le romantisme allemand, l'échoue, la défait sans doute définitive que vient de subir le mouvement démocratique chez nos anciens ennemis, nous dit assez qu'il ne sera pas reconstitué et que les corbeaux légendaires continueront à voler autour de la montagne du Kufliuser, où le vieil Empereur dort patiemment attendant que les signes apparaissent autour de lui.

Il n'y a plus en vérité que deux hypothèses vraisemblables : ou le germanisme particulariste se libérera, ou la Prusse absorbera le Reich et l'équipera pour une nouvelle et sanglante aventure. Dans le premier cas, nous pourrions probablement compter sur une paix durable ; dans le second, que notre peuple le veuille ou non, et même s'il se révolte devant l'image seule du péril, on est bien obligé d'admettre qu'il n'y aurait plus sans doute, entre nous et la guerre, que l'épaisseur d'une occasion.

L'hégémonie prussienne en Allemagne, c'est la guerre certaine...

La Conférence du désarmement vient de suspendre ses travaux. Où en est-on « après dix mois de session et douze ans de préparation »? Nulle part encore, a déclaré le citoyen de Brouckère, dans un grand discours prononcé à Genève même. M. de Brouckère croit que c'est parce qu'on n'a pas suffisamment lié le désarmement à la sécurité. En langage clair cela veut dire que la France, craignant une nouvelle invasion, refuse de désarmer tant qu'on ne la garantira pas efficacement contre une agression allemande. Le fond de la question du désarmement est là. C'est-à-dire que l'échec, avoué par M. de Brouckère, est dû uniquement au mauvais vouloir de l'Allemagne, à l'obstination mise à exiger l'égalité dans le désarmement. Toutes les cabrioles et toutes les arguties juridiques n'arrivent pas à cacher cette vérité : si l'Allemagne, vaincue dans une guerre qu'elle déclencha, ne pensait pas à une revanche, si elle voulait réellement la paix, le désarmement se réaliserait bien vite. Une véritable entente franco-allemande peut seule donner à l'Europe la sécurité, condition préalable à tout désarmement effectif.

M. Vandervelde a consacré — dans le *Peuple* — un article d'une lamentable superficialité aux *Mémoires* de Loisy. Il conclut que « le Pape actuel lorsqu'il condamne, dans l'encyclique *Quadragesimo Anno* le socialisme comme doctrine, reste dans la tradition de Pie X et de Léon XIII, sans parler de Pie IX et du *Syllabus*.

En second lieu, que le ton de cette condamnation s'est singulièrement atténué depuis le temps où Léon XIII dénonçait le socialisme comme une « peste léthifère ».

« On réserve aujourd'hui de telles épithètes aux communistes. On parle avec plus de considération du parti socialiste, surtout lorsque, comme en Angleterre, il a été au pouvoir, et dans un pays où les catholiques sont une minorité. On n'en est pas encore à vouloir baptiser le socialisme, mais on voit poindre le jour où l'Eglise cessera de le condamner. Il suffira pour cela qu'il achève de devenir une puissance, et les papes peuvent d'autant mieux faire à son égard ce que Léon XIII fit pour la République française, qu'en ces matières, les papes ne parlent point comme docteurs infailibles. »

Ce bon M. Vandervelde oublie de parler des variations du socialisme en général et tout particulièrement de l'évolution du socialisme belge. Ce n'est pas Léon XIII qui eût pu prévoir que le P. O. B., devenu grand propriétaire et gros capitaliste, aurait un jour le plus grand intérêt à défendre le franc, et que le *Palais du Peuple* de Charleroi, menacé de pillage par les communistes, supplierait, par téléphone, un commandant de gendarmerie, de protéger son bien contre des assaillants avides de partager ses richesses accumulées!

Mais malgré cette modération, ces atténuations et ces tempéraments, le socialisme « qu'on le considère soit comme doctrine — nous citons *Quadragesimo Anno* —, soit comme fait historique, soit comme « action », ne peut pas se concilier avec les principes de l'Eglise catholique : car sa conception de la société est en ne peut plus contraire à la vérité chrétienne. » « Socialisme religieux, socialisme chrétien, sont des contradictions : personne ne peut être en même temps bon catholique et vrai socialiste. »

L'Eglise ne cessera donc de condamner le socialisme, que lorsque celui-ci aura cessé d'être ce qu'il est...

Quant à la dernière phrase de M. Vandervelde, elle est assez drôle. Jamais l'Eglise n'a condamné la République française, et le *Ralliement*, conseillé par Léon XIII, était une question de tactique et non pas de doctrine.

Que si, demain, le monde se réveillait socialiste, l'Eglise devrait bien s'accorder de ce fait, tout comme elle s'accorde, en 1932, d'une Europe déchristianisée, en bonne partie, d'ailleurs, à cause du socialisme.

M. Louis Verhaeghen n'est pas content de nous. Il a dépensé 96 fr. 75 pour nous le signifier par ministère d'huissier. C'est beaucoup pour le peu qu'il avait à dire.

Or donc, ce maître ès sciences procédurières nous avait envoyé deux lettres que, par courtoisie, nous avons insérées, encore qu'en nous les adressant, notre contradicteur s'écartait des règles du jeu. D'avoir retardé d'une semaine la publication de sa seconde réponse déplut fort à M. l'ancien bâtonnier qui nous envoya un billet recommandé, ne se rapportant, pensions-nous, qu'à la publication de cette seconde lettre, d'autant plus que le contenu de ce recommandé n'apportait rien au débat.

Erreur, paraît-il, et M. l'avocat nous somme de publier ce qui suit :

Vous dites dans votre numéro du 1^{er} juillet que ma campagne contre l'article 22bis a subi un échec complet et que pas un député catholique n'a voté contre la loi. Vous avez raison en ce qui concerne la Chambre.

Vous pourriez même ajouter qu'il y eut des revirements éclatants entre deux séances.

La démocratie athénienne n'offrit pas à Aristophane un spectacle comparable à celui que nous donne la nôtre, de députés volant une loi qui, d'après eux, viole la Constitution, tandis qu'ils essayaient de nous apitoyer en montrant leurs cœurs déchirés.

Si le mien avait été meurtri — il ne le fut pas, car je n'eus aucune illusion — les deux articles si remarquables de Mgr Schyrgens auraient versé sur la blessure un baume des plus efficaces.

Ils me donnent même un cœur assez vaillant pour continuer la lutte, car j'espère une réaction.

Votre éminent collaborateur pense comme moi, qu'il y va de toutes nos libertés et qu'en Flandre, le sort des humanités anciennes est lié à celui de la culture française.

Il le dit en termes meilleurs et avec une autorité plus haute.

Attaquez vous à lui, mais je doute que vous vous exposiez aux coups de plume de ce brillant humaniste et de ce redoutable polémiste.

Il pourrait vous dire avec plus d'esprit et plus de compétence que l'auteur de La Guerre du Dollar, qu'un des pires malheurs qui puissent arriver à un peuple est de voir des hommes qui n'ont pas fait des humanités sérieuses, se mêler de conduire l'opinion publique.

Il y a un malheur plus grand, cher Monsieur, et c'est de voir des hommes, ayant fait des humanités sérieuses, égarer l'opinion publique. Un virtuose de la citation grecque ou latine peut n'être qu'un sophiste et un esprit faux. Nous en connaissons plus d'un à Gand... Tel « primaire », au contraire, — entendant par là un malheureux déshérité qui n'a pas fait « des humanités sérieuses » — brille par son bon sens et la rectitude de son jugement. Depuis l'arbitrage, pour ne pas remonter plus haut, M. le bâtonnier Verhaeghen, « parfait » humaniste et redoutable procédurier, s'est régulièrement trompé quand il s'est mêlé de conduire l'opinion publique dans la querelle linguistique. Chaque fois l'événement lui a donné tort. Il connaît sans doute très bien la Grèce antique et la Rome des Césars, sans parler de la Renaissance et du grand siècle français. Mais il ignore totalement la Flandre dans laquelle il vit et dont il vit. S'il est peut-être souhaitable que tous ceux qui se mêlent de conduire l'opinion publique aient fait des humanités sérieuses, il est non moins désirable que le premier venu qui les a faites ne s'estime pas idoïne à conduire cette opinion.

On répète volontiers qu'un des bons résultats d'humanités classiques faites sérieusement est de donner le sens de la mesure. L'exemple de M. Verhaeghen démontre que l'exception confirme la règle.

Quant au fond du débat, la discussion avec M. Verhaeghen n'est pas aisée. Il a, de la logique, une conception fort peu... classique et il se trompe singulièrement sur la psychologie du peuple au milieu duquel il a passé toute sa vie. Il se complait dans la société des anciens, mais il ne connaît pas ses contemporains. Le XVII^e siècle français le transporte, mais la Belgique de 1932 lui reste fermée. Nous l'avons dit déjà, si la lutte linguistique est devenue aussi âpre, si, en particulier, la réforme de l'enseignement moyen introduit une contrainte nouvelle que nous déplorons, c'est avant tout à l'incompréhension et aux erreurs de Flamands de la trempe de M. Verhaeghen que nous le devons.

La Revue de Paris publie une étude, pleine d'intéressants aperçus, de M. Albert Thibaudet sur *Les Idées politiques de la France*.

Citons :

Le terme « modéré », qui s'emploie pour désigner un état d'esprit politique, n'est pas accueilli dans la terminologie officielle des groupes. Il faut une acrobatie d'esprit pour comprendre que le groupe qui est à droite des radicaux ne peut pas s'appeler autrement que gauche radicale. Ce terme de gauche disparaît à partir des radicaux tout court. De sorte que la vraie gauche parlementaire commence à la limite exacte où, pour que l'électeur croie qu'on en est, il devient inutile de lui conter qu'on en est. Il est vrai qu'il n'y a pas de groupe radical tout court, mais le groupe radical-socialiste, précédant les groupes socialiste français, socialiste indépendant, socialiste. On appelle radical-socialiste un parlementaire moins radicalement socialiste qu'un socialiste tout court. De sorte que la même comédie qui se jouait, à droite de la césure, avec le mot gauche, reprend symétriquement à gauche de la césure sur le mot socialiste.

La Démocratie politique — tout le monde décidant également de tout — c'est le mensonge universel.

Écoutez ceci encore :

La République est un mouvement, et la fonction de l'école laïque est de placer presque automatiquement à gauche de la génération qui s'en va la génération qui vient. L'école est donc la principale ouvrière du mouvement vers la gauche. Chaque fois que la République a lutté pour son principe, elle a fait de la politique scolaire. Il y eut une exception apparente au temps du boulangisme, où les opinions de l'école étaient très divisées, pour et contre le Général, et où, dans l'Est au moins, elle était généralement pour lui. Il s'agissait alors d'une crise de la mystique républicaine, laquelle, depuis 1871 et Gambetta, était patriotique et nationale. L'année de service militaire des instituteurs à partir de 1880, puis, à partir de 1898, l'affaire Dreyfus, changèrent tout cela : la férule se dressa contre le sabre, le bâton de craie contre le goupillon. Et une nouvelle phase du spirituel républicain commença, le passage dans d'autres signes du zodiaque : aujourd'hui la constellation de l'école unique!

Si la tradition a été éliminée de plus en plus de la vie politique, si les étiquettes parlementaires qui attestaient des traditions, comme *conservateur* et *monarchiste*, se sont peu à peu décollées, si la faveur est allée à ce mot de *radical*, qui signifie anti-tradition, on le doit donc en partie à l'opération lente et régulière du spirituel républicain matérialisé par l'école. L'école, pierre angulaire de la République, ce n'est pas un vain mot.

Voilà qui fait mieux comprendre le cri de M. Piérard, l'autre jour, à la Chambre, en réponse au discours de M. Poullet sur le droit, pour les familles nettement catholiques, d'avoir des écoles nettement catholiques. « Vive la France de l'école laïque! » s'est écrié le vice-président de la Ligue de l'enseignement...

Plaçons, en face de ces textes de M. Thibaudet, les premières lignes d'une sorte de manifeste que publie M. Charles Benoist, de l'Institut, sur « Ce que pourrait faire la Monarchie » :

La République donne des signes d'usure, écrit-il. Depuis deux ou trois ans, elle aligne ses dernières équipes. Peu de ressources et pas de réserves. Derrière celles-ci, il n'y a plus personne. Il n'y a rien, qu'une habitude, des appétits accoutumés à être satisfaits, quelques noms et un mot. On se sent glisser sur la pente; certaines velléités de réforme pointent de temps en temps et tombent dans le vide. Il est trop tard. Telle ou telle ligue, telle ou telle association se réunissent, ébauchent des projets, *irréalisables*, l'expérience l'a démontré, du moins « dans le cadre », comme on dit, « des institutions actuelles », dans la démocratie, avec la République.

Parce que la République, c'est la pluralité, la multiplicité, la diversité. C'est le changement, c'est la brièveté, la défaillance, la syncope chronique. C'est la rivalité dans une prétendue égalité. C'est l'indifférence, l'insouciance, l'imprévoyance, l'irresponsabilité par l'impersonnalité.

Parce que la démocratie électorale ne dispose pas d'un temps continu, mais seulement d'un série discontinu de petits laps, de petits bouts, de petites fractions du temps.

Nous avons promis de reparler du beau discours que prononça M. Poullet à la Chambre sur la question scolaire. On a beau lire attentivement tout ce qui s'est dit au Parlement contre les subsides à l'enseignement libre, on ne parvient pas à saisir... l'apparente incompréhension de nos adversaires. Ils doivent avoir, au fond du cœur, des arguments qu'ils n'osent pas produire en public. La thèse catholique est trop claire et trop simple pour qu'un M. Camille Huysmans, par exemple, ne la comprenne pas parfaitement. Les catholiques doivent donner à leurs enfants une éducation et une instruction catholiques. Seules des écoles nettement catholiques peuvent les aider à remplir cette tâche. L'école neutre met en péril les dons reçus au baptême. A l'école catholique la foi s'épanouit et la vie religieuse s'alimente.

Quelle absurdité de reprocher aux catholiques de combattre l'école acatholique! Mais quiconque a charge d'âmes dans l'Église est tenu à coopérer, de toutes ses forces, à ce qu'aussi peu d'enfants baptisés que possible fréquentent les écoles qui ne sont pas catholiques...

D'autre part, et M. Poullet l'a démontré lumineusement, l'enseignement public qui, en principe, est interdit aux catholiques, mais que fréquentent des milliers d'enfants de compatriotes avec lesquels nous ne demandons qu'à vivre en paix, n'a cessé de préoccuper les mandataires catholiques chargés de veiller à l'intérêt général et de promouvoir le bien commun. Jamais les catholiques n'ont refusé de voter les charges nécessaires pour que l'enseignement officiel — dont les catholiques ne peuvent, normalement, faire bénéficier leurs enfants — soit aussi bien organisé que possible. Parler, comme l'a fait M. Huysmans, de sabotage de l'enseignement officiel dans un pays où l'enseignement moyen libre, auquel l'immense majorité des parents confient leurs fils et leurs filles, ne touche pas un sou de subsides, est une vraie gageure et un défi au bon sens.

Mais voilà, les catholiques belges ont édifié, en matière d'enseignement, un monument magnifique. Ils se sont imposé les plus lourds sacrifices. Depuis 1919, la liberté d'enseignement est moins injustement « réalisée » qu'auparavant, mais le dévouement et l'abnégation de milliers d'hommes et de femmes, qui consacrent leur vie à la formation religieuse de la jeunesse, restent à la base d'un enseignement libre qui n'a son pareil dans aucun pays du monde. Malgré tous les facteurs de déchristianisation qui travaillent notre temps — libérés modernes, institutions politiques contemporaines, atmosphère sociale du XX^e siècle — cet enseignement tient en échec les forces dissolvantes et paganismes. Les subsides de l'État à l'enseignement primaire, à l'enseignement normal, à l'enseignement professionnel, à l'enseignement supérieur — *toujours rien à l'enseignement moyen!* — coopèrent, évidemment, dans une certaine mesure, au succès de l'enseignement libre. Or, cet enseignement ne peut pas ne pas tendre, en formant, normalement, de bons chrétiens, à écarter des partis de gauche et d'extrême-gauche, les futurs électeurs, et cela dans la mesure même où cet enseignement est ce qu'il doit être...

Inde irac...

Les attaques de nos adversaires peuvent se résumer en cette proposition contradictoire : « Nous voulons bien subsidier l'enseignement libre catholique, mais à la condition qu'il ne soit pas catholique et qu'il renonce à former des catholiques »...

Les papyri du Nouveau Testament

On n'enregistre pas tous les ans de grandes découvertes dans le domaine de l'histoire. L'histoire se révèle nettement inférieure à la physique ou à l'astronomie.

J'ai vraiment honte d'entretenir nos lecteurs de cette minime trouvaille qui intéresse le texte biblique. F. G. Kenyon l'annonçait dans un article du *Times* du 19 novembre 1931. Il s'agit d'un lot de papyri bibliques acquis en Egypte par M. A. Chester Beatty. La fortune de M. Chester Beatty, un Américain résidant ordinairement à Londres, lui avait permis de réunir, surtout depuis la guerre, une magnifique collection de manuscrits occidentaux, orientaux et coptes; sa bonne étoile lui a livré ce nouveau trésor. On nous contera peut-être, dans quelques années, les aventures des précieux feuillets; il faut ignorer, en attendant, de quelles ruines, une vieille église ou un monastère copte, les fouilleurs clandestins les ont tirés.

Nous attendons avec impatience leur publication. Mais, déjà, le cœur de quelques érudits bat de savoir qu'ils existent. Songez donc : l'histoire du texte du Nouveau Testament n'avait point profité jusqu'ici des sensationnelles découvertes de papyri égyptiens. On déclare dans nos manuels que le seul intérêt des papyri est de nous faire entrevoir sous quelle forme extérieure se présentaient les premiers manuscrits du Nouveau Testament.

* * *

Quelle différence avec la révolution que ces découvertes ont produite dans l'histoire du texte d'Homère. Bérard écrivait avec raison : « Les plus cultivés parmi nos gens de goût ne soupçonnaient pas encore la valeur de cette révélation; la plupart s'étonneraient d'entendre que les papyri homériques ont fait ou feront dans toutes les études historiques une révolution comparable à celle que produisirent d'Ansse de Villosion et son *Venetus A*. Vers la fin du XVIII^e siècle, la découverte du *Venetus A* ouvrit une ère nouvelle, — l'ère critique et destructive du XIX^e siècle, — qui affecta non seulement les recherches homériques, mais encore toutes les études d'histoire et de littérature. Au XX^e siècle, ce sont les papyri surtout qui ont amené la réaction contre les présumptueuses fantaisies des philologues (1). »

Les critiques du texte du Nouveau Testament se sentaient donc comme des parias dans le royaume philologique. Mais une ère nouvelle s'annonce. S'il ne s'agit pas encore d'une révolution, les manuscrits Chester Beatty pourraient bien arracher la critique néo-testamentaire à son piétinement.

Ce lot de papyri, que l'on appellera, — en attendant la problématique révélation de leur lieu d'origine, — les papyri Chester Beatty, est formé de débris importants de douze *codices* en papyrus échelonnés, d'après les premières constatations paléographiques,

du II^e au V^e siècle de notre ère. Huit concernent la version grecque des Septante et trois le Nouveau Testament; le dernier contenait le texte grec du Livre d'Hénoch et une ou plusieurs homélies chrétiennes.

Le premier des *codices* du Nouveau Testament a contenu primitivement les quatre Évangiles et les Actes des Apôtres. Il en subsiste 28 feuillets, ou plutôt les débris de 28 feuillets : portions des chapitres XX, XXI, XXV, XXVI de *Matthieu*; section IV, 36-IX, 31 de *Marc*; IX, 26-XIV, 33 de *Luc*; X, 7-XI, 56 de *Jean*; *Actes*, IV, 27-XVII, 7. Le commencement et la fin des lignes sont mutilés.

Du deuxième *codex*, qui contenait les épîtres de saint Paul, il reste 9 feuillets, 5 pour l'épître aux Romains et 4 pour les épîtres aux Philippins, Colossiens et 1^{re} aux Thessaloniens. Le troisième *codex* livre 10 feuillets dont les lignes supérieures sont endommagées : Apocalypse, IX, 10-XVII, 2. Ces trois *codices* remonteraient au III^e siècle.

Pour apprécier l'importance de la trouvaille, il faut se rappeler que nos deux plus anciens manuscrits sur parchemin, le *Vaticanus* que l'on admire à la Bibliothèque vaticane et le *Sinaiticus*, appartiennent au IV^e siècle. Ainsi donc, pour une partie assez notable du Nouveau Testament, notre documentation fait un bond d'un siècle vers les origines chrétiennes. Il ne vaut guère la peine de parler, en effet, des quelques lignes qui, parmi les quarante-quatre fragments de papyrus retrouvés auparavant, pouvaient remonter au III^e siècle.

Ce n'est pas que nous doutions de la valeur de nos manuscrits du Nouveau Testament. Leur antiquité et leur nombre impressionnent à l'envi. Pour aucun livre, grec ou latin, on ne possède une documentation manuscrite comparable. Virgile seul, pour l'âge de ses témoins, pourrait rivaliser avec le Nouveau Testament. Mais un surcroît de richesses est toujours bienvenu.

* * *

D'autre part, sans nuire, l'abondance des richesses a fait naître des problèmes très délicats. Tous ces manuscrits du Nouveau Testament, quatre mille environ, n'offrent pas un texte stéréotypé. Leurs variantes permettent de les classer en familles, et cela aboutit à des théories. La plus commune est celle qui groupe tous les manuscrits, suivant leurs affinités, en trois grandes classes : les orientaux ou égyptiens, les occidentaux et, — la grande masse, — ceux qui présentent cette forme de texte destinée à se répandre de plus en plus à la période byzantine.

Mais ce classement ne satisfait pas tout le monde. Certains travaux, surtout ceux de Streeter, mènent à un système où l'on tient compte avant tout du lieu d'origine des manuscrits et des versions. On est conduit en particulier à reconnaître l'existence

(1) *Introduction à l'Odyssée*, I, pp. 47 et suiv.

à Césarée de Palestine, au III^e siècle, d'un texte qui diffère à la fois du type byzantin, du type égyptien et du type occidental.

Et voici maintenant le phénomène inattendu et attendu qui se produit. D'après un premier examen, le texte de *Marc* de notre nouveau *codex* en papyrus rejoint le texte de Césarée. On soupçonnait bien que ce texte de Césarée provenait d'Égypte; on en possède maintenant la preuve tangible.

Désormais, la théorie de Streeter s'impose. Il faudra regrouper autrement l'armée des manuscrits et les papyri deviendront têtes de file.

Les papyri Chester Beatty semblent exiger la révision d'une autre théorie reçue. On sait que les premiers siècles de notre ère ont employé concurremment, pour leurs copies manuscrites, le papyrus que l'on fabriquait avec les tiges du roseau appelé papyrus — on en fabrique encore aujourd'hui à Syracuse pour le vendre aux touristes qui visitent la fontaine d'Aréthuse — et le parchemin. Le papyrus, lit-on couramment dans les manuels, s'employait sous forme de rouleaux (ces rouleaux que l'on déroulait et roulait à nouveau sur un bâtonnet au fur et à mesure de la lecture), tandis que le parchemin formait le *codex* (se présentant dans la forme de nos livres d'aujourd'hui). Au IV^e siècle de notre ère, les chrétiens auraient abandonné le rouleau de papyrus pour le *codex* de parchemin. Saint Jérôme, par exemple, rapporte que l'évêque de Césarée Acace et son successeur Euzoios firent recopier sur des *codices* tous les rouleaux de la bibliothèque de Pamphile.

Il est vrai, quelques novateurs, depuis Clark et Rudberg, avaient l'audace d'admettre que le rouleau de papyrus constituait la forme élégante du livre, celle des artistes et des savants, celle des bibliothèques, tandis que le *codex*, même pour le papyrus, jouissait dès le III^e siècle des préférences des chrétiens. Désormais, grâce à la collection Chester Beatty, dont plusieurs *codices* de l'Ancien Testament remontent au second siècle, nous irons plus loin que les novateurs. Le *codex* en papyrus a été de mode dans l'Église dès le commencement.

Faudra-t-il donc croire que les vieux imagiers avaient raison contre les érudits, que les lecteurs de la primitive Église ont toujours tourné les feuillets de leurs lectionnaires et que le Livre aux sept sceaux de l'Apocalypse avait déjà, dans la vision de Patmos, la forme d'un *codex*?

Que les imagiers ne consultent jamais les archéologues! Qu'ils continuent paisiblement à camper l'agneau de l'Apocalypse, immolé et vivant, sur le piédestal d'un *codex* épais comme nos missels et ornés des sept signets mystérieux.

LUCIEN CERFAUX,

Professeur à l'Université de Louvain.

La revue catholique des idées et des faits

la revue belge d'intérêt général la plus vivante,
la plus actuelle, la plus répandue.

Elle renseigne sur tous les problèmes religieux,
politiques, sociaux, littéraires, artistiques
et scientifiques.

Le XVII^e siècle⁽¹⁾

La doctrine classique

Le moment est venu d'aborder la doctrine classique, de la considérer moins dans ses règles que dans son esprit.

On peut la traiter en soi. On l'a fait souvent, et M. René Bray vient de le refaire avec plus de précision que ses devanciers : nous lui devons beaucoup dans les pages qui vont suivre. Mais la doctrine classique apparaît bien sèche, bien étroite, si on la détache de l'atmosphère historique, sociale, religieuse dans laquelle elle s'est élaborée, et si l'on oublie à quelle métaphysique supérieure elle se rattache c'est le reproche, le seul, que nous ferons à M. Bray.

La doctrine classique se rattache donc à une métaphysique. Laquelle? Celle d'un temps où l'on étudie les anciens, mais où l'on reçoit une très solide éducation religieuse, d'un temps où l'on a le culte d'Aristote, mais où la théologie est en honneur. Dans son ensemble, le XVII^e siècle reprend, achève la Renaissance chrétienne, contre la Renaissance naturaliste et païenne : rappelons-nous ce fait.

Or, ce XVII^e siècle est encore très scolastique. Descartes, par exemple, est imprégné de l'enseignement scolastique, tel qu'il l'avait reçu à La Flèche, et M. Gilson a bien discerné toutes les traces de thomisme que l'on peut retrouver dans la philosophie cartésienne. Entre 1630 et 1660, l'influence de la philosophie chrétienne sera de plus en plus forte, et la littérature elle-même se ressentira de cette ambiance orthodoxe et même rigoriste.

I

Origines scolastiques

Essayons de déterminer ce que cela signifie pour la doctrine classique :

La doctrine classique est donc d'assez étroite portée. Elle ne s'applique pas même à toute la littérature, mais seulement à la poésie. Il ne faut point chercher en elle une métaphysique, ni même une esthétique à proprement parler, ni, a fortiori, une conception de l'homme et de l'univers. Mais on peut chercher à quelle conception de l'homme et de l'univers, à quelle esthétique et à quelle métaphysique elle se rattache.

* * *

L'influence de Descartes est à éliminer : Descartes est un contemporain des hommes qui ont formé et formulé la doctrine classique; il a le même esprit qu'eux, mais sa philosophie n'a point exercé, ni ne pouvait exercer une influence sur eux. C'était trop tôt. On ne pourra guère parler d'influence cartésienne avant la fin du XVII^e siècle et le commencement du XVIII^e. En revanche, l'influence d'Aristote et du rationalisme aristotélicien me paraît considérable, au début surtout. Cependant, pour indirecte et diffuse qu'elle soit, celle de la philosophie et de la théologie catholiques, thomistes me paraît indéniable, lorsque l'on se donne la peine de considérer comment les classiques ont entendu la raison.

(1) Voir la *Revue catholique* des 12 et 19 février, 11 mars, 8 et 20 avril, 13 mai, 3 et 10 juin, 8 et 15 juillet 1932.

Serait-ce un paradoxe de poser ceci : les classiques n'ont jamais défini ce qu'ils entendaient par la raison et par la nature humaine, précisément parce que l'un et l'autre de ces concepts étaient parfaitement clairs pour eux. Les classiques étaient beaucoup trop épris de clarté, d'ordre, ils aimaient trop les classements, les définitions, les règles, pour avoir accroché une doctrine littéraire parfaitement cohérente et logique à des idées vagues. Ils comprenaient la raison et la nature comme les comprenaient les « honnêtes gens ». Mais ces honnêtes gens n'étaient pas des philosophes, — pas plus dans le sens habituel du mot que dans le sens qu'on lui donne lorsqu'on parle du XVIII^e siècle. Ils n'étaient ni des pédants enfermés dans Aristote ou dans Platon, tel Descartes dans son poêle, ni des rationalistes, comme M. Bray le laisse un peu trop entendre. Ils étaient de bons chrétiens, qui avaient la plupart des clartés en théologie, et qui s'intéressaient aux controverses sur la grâce, le libre arbitre, le péché originel, autant — soyons-en sûrs — qu'au doute méthodique ou qu'à l'innéisme. Disons donc, si vous le voulez, que leur rationalisme était un rationalisme chrétien.

Pour ce rationalisme chrétien (ces deux mots jurent d'être accouplés, mais il faut qu'ils souffrent de l'être à ce moment de l'histoire), pour ce rationalisme chrétien, donc, la foi et la raison sortent de la même source : Dieu. Dieu est la vérité une et totale ; mais nous ne pouvons la saisir que partiellement. Or nous avons pour cela une faculté naturelle qui est la raison. Faculté naturelle, la raison n'a pour objet que les vérités naturelles. Les vérités surnaturelles, c'est-à-dire celles que Dieu nous a révélées, sont l'objet de la foi. La foi nous oblige à croire, la raison nous oblige à comprendre et à juger. Chacune a son domaine propre, et ne se confondent, ni dans leur attitude, ni dans leurs méthodes. La foi procède par autorité, la raison par démonstration. « En matière de théologie, dit Malebranche, on doit aimer l'antiquité parce qu'on doit aimer la vérité et que la vérité se trouve dans l'antiquité ; il faut que toute curiosité cesse une fois qu'on tient la vérité. Mais en matière de philosophie on doit, au contraire, aimer la nouveauté, par la même raison qu'il faut toujours aimer la vérité, qu'il faut la rechercher, et qu'il faut avoir sans cesse de la curiosité pour elle. » C'est une définition parfaitement claire du rationalisme chrétien, tel que le XVII^e siècle l'a compris, pratiqué. Cette distinction entre la raison et la foi — qui, encore un coup, se joignent à leur source — est voulue par Dieu. Elle a cette vertu d'éviter les conflits et d'apaiser les consciences en assurant la liberté d'esprit nécessaire à la spéculation philosophique, à la recherche scientifique ou à la création littéraire. Elle procède également de ce besoin qu'éprouvent les classiques d'ordonner et distinguer, par exemple, en littérature la « distinction des genres ».

Voilà ce que les honnêtes gens, les classiques eux-mêmes, voilà ce qu'un Descartes, un Chapelain, un Boileau pensaient des rapports de la raison et de la foi. Ils ne les opposaient pas, ils ne les séparaient pas non plus : ils les distinguaient dans leur nature, dans leurs opérations et dans leur domaine. Mais un homme sans foi leur eût semblé aussi incomplet qu'un homme sans raison, et la raison elle-même postulait, à leurs yeux, la foi, puisqu'elle postulait Dieu. Et nous retrouvons ici l'augustinisme, le platonisme dont ils étaient tous imprégnés, même Descartes.

Nous avons signalé, en terminant notre chapitre sur le mouvement religieux au XVII^e siècle, que l'atmosphère de foi, de religion, de piété qui s'étendait sur toute cette grande époque, avait empêché la raison classique de dégénérer en rationalisme athée, ou même simplement déiste, comme elle le fit au siècle suivant. Nous voyons mieux ici comment, en équilibrant le poids de ce rationalisme par le poids de l'idéalisme augustin-platonicien, en maintenant les droits et privilèges de la vie mystique en face de ceux que revendiquait

quait la vie intellectuelle, on réservait la part de l'intuition à côté de la part de la démonstration. Marthe et Marie.

Marie, c'est donc Platon, c'est donc saint Augustin, c'est l'esprit de finesse, le cœur. Marthe, c'est l'esprit de géométrie, c'est la raison. Qu'est-ce donc à son tour que cette raison classique ?

* * *

La raison classique, c'est d'abord une raison pratique : le sens commun, le jugement appliqués à la littérature, à la poésie. Cette raison procède par définitions, par divisions, par démonstrations : elle définit la poésie, elle divise les genres, elle démontre les règles.

Pour la première fois intervient souverainement dans la littérature, dans l'art une méthode purement philosophique, et voici bien l'originalité, la marque propre, la hardiesse du classicisme français que d'avoir fait intervenir cette méthode. Il ne l'a point inventée. Dire qu'il l'aurait empruntée au vieil Aristote et aux maîtres italiens serait une réponse fort incomplète : pourquoi l'aurait-il empruntée ? La raison ne se fonde point sur un principe d'autorité, l'autorité fût-elle celle d'Aristote, et le classicisme français met la raison au-dessus des maîtres. Les règles fournies par Aristote et par les Italiens, les classiques les reprennent, les examinent, les discutent au nom même de la raison. Alors ?

Alors, c'est une tendance, c'est une tradition de l'esprit français que ce culte de la raison. D'où viennent-elles ? Poser à l'origine le caractère français, cela peut expliquer la tendance, mais non la tradition. Cela peut expliquer pourquoi l'esprit français est naturellement raisonnable, pourquoi donc il est plus réceptif aux méthodes rationnelles que l'esprit germanique ou anglo-saxon. Cela ne nous révèle pas encore ce que cet esprit reçoit au XVII^e siècle, et comment il l'emploie ce qu'il a reçu. Cela nous explique le contenant, mais non le contenu.

Celui-ci ne peut-être découvert que par l'histoire de la pensée française. Ce n'est pas une histoire naturelle, oui bien celle d'une longue éducation. Or, la plus longue et la plus forte éducation que la pensée française ait reçue avant le XVII^e siècle, c'est l'éducation scolastique. Et par scolastique, j'entends l'exercice de la logique et de la dialectique, l'habitude, et de raisonner, et de démontrer par syllogismes. Cette manière de penser marquera pour des siècles l'intelligence française. La pensée pourra se modifier, se retourner complètement : la manière de penser demeurera longtemps la même.

Il y a plus : non seulement la manière de penser, la méthode ne changeront point, mais la pensée elle-même, pour nouvelle ou renouvelée qu'elle soit, conservera de la scolastique des conceptions fondamentales, sur lesquelles elle s'édifiera.

Or, l'une de ces conceptions fondamentales, c'est précisément la conception thomiste de la raison, qu'il s'agisse des rapports de la raison et de la foi, ou qu'il s'agisse du rôle de la raison dans l'ordre des connaissances naturelles et de la vie humaine. C'est en faveur de la raison que saint Thomas opère cette véritable révolution dans la philosophie médiévale. A la raison il rend sa valeur objective, sa souveraineté sur le plan humain, son rôle normatif, non seulement dans l'ordre de la connaissance spéculative, mais encore dans celui de la vie morale et pratique. Il établit les rapports de la raison et de la foi dans la clarté, en délimitant le domaine propre à chacune, en montrant comment la raison et la foi se complètent l'une l'autre, au lieu d'être l'ennemie l'une de l'autre, et comment l'homme a besoin de l'une et de l'autre pour atteindre à la vérité. Il établit les fondements rationnels de la croyance, démontre tout ce qu'il y a de rationnel dans l'acte

de croire. Il met fin à toutes les confusions et à toutes les contradictions dans quoi s'étaient débattus ses prédécesseurs.

Que le rationalisme chrétien du XVII^e siècle procède du thomisme, le fait me semble donc indéniable. L'éducation thomiste a formé une tradition intellectuelle, un « habitus » de l'esprit qui survivent à la scolastique, au thomisme lui-même, et qui, malgré la réaction contre le thomisme et la scolastique, se retrouvent dans la doctrine classique, et s'y retrouvent tout entiers.

Il y a donc dans la doctrine classique et chez les classiques une survivance, une transposition de l'esprit thomiste et de sa méthode dans le domaine de la littérature, de la poésie. Nous disons tout à l'heure : rationalisme chrétien disons maintenant : aristotélisme chrétien. Cela est historiquement juste : nous sommes, en effet, au moment où, dans la philosophie et la théologie mêmes, une réaction ramène par saint Augustin au platonisme, et où les idées innées — contre lesquelles saint Thomas s'était dressé — sont reprises par Descartes en personne. Refoulé hors de la philosophie et de la théologie, le rationalisme aristotélicien, ou du moins son esprit, reste dans la littérature.

Voilà pourquoi, la doctrine classique, je l'appellerais volontiers une scolastique littéraire ; je l'insérerais entre la scolastique médiévale et le rationalisme idéologique du XVIII^e siècle, comme l'aboutissement extrême de celle-ci et le début de celui-là : une descente du plan philosophique sur le plan littéraire, puis une remontée sur le plan philosophique.

Mais, pour nous obliger de rentrer dans le XVII^e siècle lui-même et dans la littérature, je définirais aussi la doctrine classique comme une réaction contre le baroque. Dans ce baroque, d'autre part, je ne puis m'empêcher de voir une correspondance artistique et littéraire avec cette philosophie, avec cette théologie augustinienne, platonicienne, — pleine de subjectivisme et d'animisme, du moins à l'état de puissance, — qui fut celle de la Contre-Réforme.

La réaction se produit là où se trouve l'excès. L'excès irrationnel ne se trouvait pas encore, ni dans la philosophie, ni dans la théologie. Il se trouvait, de toute évidence, sous les espèces du romanesque, du surhumain, dans l'art et dans la littérature. C'est donc dans l'art et dans la littérature que la réaction rationnelle s'est produite.

Cette réaction n'a point tué ce qu'il y avait de vivant, de passionné, d'inspiré dans ce que nous nommons le baroque ; elle n'a point brisé l'élan vers l'héroïque et le sublime. Mais elle a tout ramené à la mesure de l'homme, à la vérité humaine ; mais elle a posé au-dessus de cet élan un plafond : la souveraineté de la raison, la connaissance de la nature. Raison et vérité, ce sont les deux pôles de la doctrine classique.

II

La raison

La raison, en littérature comme dans les autres domaines de la pensée, demeure donc la faculté souveraine. « La raison, dit Deimier, est si étroitement nécessaire à la poésie que sans elle toutes les autres qualités seraient toujours vides de bonté. » La raison est éternelle, immuable, infaillible. Elle est de tous les siècles, de tous les pays. Mais qu'est-elle dans la pratique ? Jugement et sens commun. Or, le sens commun, le bon sens, lorsqu'il s'exerce en littérature, en poésie, se nomme le bon goût : « Entre le bon sens et le bon goût, écrit La Bruyère, il y a la différence de la cause et de son effet » ; son effet en art et en littérature.

L'imagination, l'inspiration, la « secrète influence du ciel »,

jamais les classiques n'ont pensé à nier qu'elles fussent nécessaires :

*C'est en vain qu'au Parnasse un téméraire auteur
Pense de l'art des vers atteindre la hauteur,
S'il ne sent point du ciel l'influence secrète,
Si son astre, en naissant, ne l'a formé poète,
Dans son génie étroit il est toujours captif ;
Pour lui Phébus est sourd et Pégase est rétif.*

Nous avons tous appris par cœur ces vers par quoi débute l'*Art poétique*. Mais ces vers, pour mauvais qu'ils soient, ne laissent point d'avoir une grande signification. Ils posent la condition nécessaire, non suffisante. La raison ne suffit point à faire un poète, mais l'inspiration ne suffit point pour faire une œuvre d'art.

Voilà bien la réaction contre le baroque, contre la Renaissance proprement dite, singulièrement contre la poésie de Ronsard et de son école. Contre le baroque : on est las de l'irrégulier, de l'imagination sans frein, de ce qui est sans mesure, ou trop au-dessus de l'homme, comme le romanesque, le sublime, ou trop au-dessus, comme le burlesque ; on est las de l'enflure et de la grossièreté. Contre la Renaissance : on est las de toutes les pédanteries humanistes, des excès d'idées, de nouveautés, de découvertes, on est las d'admirer les anciens comme on adore les idoles. Mieux vaut, comme dit le P. Rapin, un ignorant qui a du bon sens qu'un docte de mauvais goût. On exige maintenant, en toutes choses, le vrai et le solide. C'est pour cela qu'on abandonne chez le fripier Ronsard et son école, avec leur poésie qui parle grec et latin en français, qui broille tout, qui n'a point de règles, qui est maintenant démodée.

La raison commande donc : halte ! Il faut s'arrêter d'innover pour se mettre à trier et à vérifier ce gros tas de valeurs inégales et dont la plupart sont fausses. C'est le principe d'ordre et d'autorité qui s'impose en littérature comme en politique : nous retrouvons ici la correspondance avec l'histoire.

Jugement, sens commun, bon goût, la raison est donc un perpétuel contrôle sur l'imagination, de laquelle les classiques se défient toujours, sur l'inspiration, sur le génie. Elle est aussi bien nécessaire au poète qu'au critique, à la création de l'œuvre qu'à l'appréciation de l'œuvre. Tout écrivain, tout poète, suivant le conseil de Boileau, doit se choisir un ami qui l'approuve ou le corrige, un ami « raisonnable », un censeur. La doctrine classique associe donc étroitement la création et la critique, et ceci est à retenir : nous avons l'origine de la critique moderne. Mais la critique est un produit essentiellement français : la littérature allemande, par exemple, ne la connaît guère que sous une forme professorale. Cette origine, au XVII^e siècle, est d'ailleurs purement dogmatique ; elle n'a rien de comparatif, d'historique, et naturellement rien d'individualisé.

Comment s'exerce le contrôle de la raison ? Par les règles. « La règle, dit Chapelain, c'est la raison même passée en loi. » Les règles, c'est la raison codifiée, article par article. L'artiste, comme s'exprime M. Bray, se trouve donc prisonnier d'un code immuable. Vers 1630, on s'est battu pour ou contre les règles, mais les partisans de la liberté ont perdu la bataille, et, en 1640, il faut faire soumission : le classicisme est victorieux. Il édicte désormais souverainement ses lois. L'esprit de Richelieu triomphe dans la littérature : toujours la correspondance avec l'histoire.

(A suivre.)

GONZAGUE DE REYNOLD.

Professeur aux Universités de Berne et de Fribourg
Membre suisse à la Commission de Coopération
intellectuelle à la S. D. N.

Désarmement : Goliath à Paris⁽¹⁾

« L'organisation de la défense nationale et l'organisation de la paix internationale sont solidaires. »

JEAN JAURÈS.

Janvier 1932.

C'est cela, ce que j'avais prévu est arrivé, et au delà de mes pronostics.

Les premières éditions de ce livre, écoulées en Belgique, y ont soulevé l'indignation des pacifistes. Ils m'ont traité de belliciste, de sauvage, de « prêtre sanguinaire » (*sic!*), ils m'ont opposé l'humanité, le Pape et l'Évangile. Pourquoi, mon Dieu? Parce que je prétendais défendre notre paix.

Car enfin je ne veux que cela : mettre un verrou à la porte, et être tranquille chez nous.

J'avoue que cette incompréhension a causé quelque peine au vieux pacifiste que je suis. Mais oui : voici vingt-cinq ans que je me suis fait l'apôtre de la cause. Je tiens à la disposition des sceptiques mes notes, ma bibliothèque, le texte des conférences que j'ai données : et c'était à une époque où pareille attitude n'attirait guère que des brocards. Il y a quelque mérite à cela pour un militaire.

Maintenant que l'idée est devenue à la mode, elle est tombée dans le domaine de l'imbécillité publique. C'est pitié de voir gâcher ainsi une bonne chose. « Désarmement! Plus d'armées! Plus de forts! Désarmons : et puis embrassons-nous! Ce sera fini : on enterrera la guerre! »

Allons, mes amis, un peu de bon sens : la réalité est plus compliquée que cela.

Je suis de ceux qui pensent, avec tous les pacifistes, que la constitution d'une autorité suprême tranchant les différends des peuples, au lieu de l'inepte et brutal procédé des armes, serait la fleur de notre civilisation. Je crois que l'interdépendance et l'interpénétration mondiales dont sont témoins nos temps, phénomène unique dans l'histoire, permettent actuellement d'aborder le problème. Je crois que si la Société des Nations aboutissait à n'empêcher qu'une seule guerre, cela vaudrait tous les efforts qui s'y sont dépensés et s'y dépenseront.

Mais je crois que nous ne sommes que les pionniers d'une entreprise gigantesque, et que c'est la compromettre que de vouloir inconsidérément brûler les étapes.

Les fondations d'abord, le toit ensuite, s'il vous plaît.

C'est une plaisante naïveté de croire qu'en supprimant les armées on supprimera la guerre.

Supposons fait, dans la situation politique présente, ce désarmement général. Un peuple agressif aura beau jeu, à l'aide d'adroits camouflages dont nous n'avons que trop d'exemples, de se préparer à attaquer d'autres peuples trop confiants. Entendu de la sorte, dit dans son récent livre M. Ludwig Bauer, « le pacifisme devint une efficace préparation à la guerre (2) ».

*Après mille ans et plus de guerre déclarée,
Les loups firent la paix avec les brebis.
C'était apparemment le bien des deux partis...*

Oui, mais au jeu les brebis furent mangées.

*... La paix est fort bonne de soi;
J'en conviens : mais de quoi sert-elle
Avec des ennemis sans foi?*

conclut le bonhomme La Fontaine (3).

Quand donc pourra-t-on désarmer?

Éh! demain, si l'on peut convertir Hugenberg, Staline, tous

(1) Epilogue inédit de l'édition française de *Passeurs d'hommes*, qui paraîtra prochainement chez Plon, à Paris.

(2) LUDWIG BAUER, *La Guerre est pour demain*. (Trad. française chez Grasset.)

(3) *Les Loups et les Brebis*.

les nationalismes, tous les impérialismes, et aussi, hélas, les vieilles diplomaties, que les idées nouvelles ne pénétrèrent que lentement. N'y comptons pas. Il sera certes possible de transformer peu à peu les mentalités collectives, comme se sont transformées les mentalités individuelles depuis qu'on a inventé les tribunaux. Mais l'homme restera homme, et pour qu'il soit sage il faudra toujours le *gendarme* à côté du juge.

Il s'agit donc d'assurer à la Société des Nations une puissance coercitive efficace en toute hypothèse. Outre les sanctions morales, diplomatiques et économiques, je ne la vois pas sans une très solide force armée internationale : problème horriblement ardu. C'est à le résoudre qu'il faut tendre. Tant que cela ne sera pas fait, ce serait folie de se découvrir et de compter sur un tribunal impuisant.

« La France, disait dernièrement M. Doumergue, est en droit de penser que, tant que la Société des Nations, à l'existence de laquelle elle est si fidèlement attachée, n'aura pas à sa disposition une force militaire suffisante pour imposer l'exécution de ses décisions à ceux qui ne seraient pas disposés à s'incliner volontairement devant elles, il lui faudra veiller, se tenir sur ses gardes, et compter beaucoup sur elle-même. »

C'est le bon sens même.

Bonnes gens qui voulez la paix, tant qu'il y a des brigands et qu'on manque de gendarmes, gardez vos pistolets : vous pourriez devoir les montrer. Et surtout tâchez que les brigands sachent que vous en avez : ils se le tiendront pour dit.

« Manifester la force pour en éviter l'emploi », dit très justement Lyautey. La formule est opportune. Les armées des peuples pacifiques comme la France et la Belgique restent actuellement la meilleure sauvegarde du pacifisme, et le seul moyen pratique d'arriver sans encombre à pouvoir — plus tard — supprimer les armées autrement que pour provoquer un désastre.

Le pire malheur qui pourrait arriver aux promoteurs de la paix serait le triomphe d'un peuple impérialiste : ce jour-là c'en serait fait pour longtemps de tous nos beaux projets.

De grâce, défendons le pacifisme tant qu'il en a besoin.

Le conflit actuel entre littérature de guerre et littérature pacifiste repose, me semble-t-il, sur une équivoque.

Qu'on éveille dans les consciences l'horreur de la guerre, qu'on en proclame la barbarie, la stupidité, la foncière injustice, qu'on en réclame l'abolition, rien de mieux. Mais que cela n'aille pas à salir les martyrs ni à énerver des vertus nécessaires. C'est le danger des « mouvements d'opinion » de tourner facilement à l'idéologie, de s'accrocher à des aphorismes simplistes (gare aux « idées » des masses!) et de déborder la pensée primitive en vastes flots d'inepties.

Cette attitude double peut sembler compliquée : la réalité est toujours compliquée. Elle peut sembler contradictoire. Elle ne l'est pas. La formule est simple : « La guerre est odieuse, mais sachons faire la guerre par devoir. » Mon sermon n'est pas : « Vive la guerre! » (à Dieu ne plaise!) mais : « Ayez le courage de vous défendre si l'on attaque vos foyers — et maudissez la guerre ».

L'idée pacifiste a fait en ces dernières années des progrès inespérés. Il lui en reste beaucoup à faire. La Société des Nations est encore dans son enfance et l'efficacité de son action reste extrêmement aléatoire. Nous venons de voir un joli manouillis à propos du problème manchou. Ce cher M. Briand y a frisé le grotesque, avec ses adjurations aux deux casseurs d'assiettes : il a fait, et très savamment, ce qu'il pouvait, ce qu'on pouvait humainement faire aujourd'hui. Il m'en devient presque sympathique. Allons, retirons-lui son pétard. Il ferait mieux, de fait, dans le fatout de M. Caillaux.

Tout ceci prouve une chose très grave : l'organisme est encore en voie de formation; la guerre reste une possibilité. Donc...

La doctrine du Saint-Siège est qu'il faut blâmer également les pacifistes aveugles qui ne se soucient point de la sécurité, et les nationalistes défiants qui repoussent toute idée de désarmement (1). Une fois de plus l'Eglise et le bon sens sont d'accord.

J'ai toujours entendu dire que la France était la terre du bon sens. Je suis curieux de voir si les pacifistes français seront plus malins que les belges.

* * *

(1) Voir entre autres *L'Osservatore Romano* du 2 décembre 1931.

Tiens, Goliath, une idée... J'allais écrire « Fin » ; mais puisque mon livre a déjà deux queues, il ne sera guère plus drôle avec trois.

Voici, Goliath :

Si vous aliez faire un petit tour à Paris? On vous y comprendrait peut-être mieux qu'à Bruxelles : les Parisiens sont très intelligents, et ils aiment à la folie la France...

Je vous y accompagnerais volontiers ; ma pauvre santé ne me le permet pas. Le voyage coûte assez cher, mais vous pourriez y aller seul ; les autres mettraient du leur pour payer le billet.

Dans le train, vous trouverez certainement des Français : je vous engage à lier conversation avec eux. Vous les reconnaîtrez à ce signe qu'ils parlent le français autrement que nous, qu'ils sont très polis, et tous aussi loquaces qu'Arsène. Le Français est un homme qui parle. Ceci vous déplaira. Mais vous saurez bien faire un petit effort sur vous-même.

Il faut que j'essaie de vous expliquer cela : quand on veut traiter avec des hommes, on doit commencer par les comprendre.

Voici : les Français... Comment dirai-je?... Il vous est déjà arrivé, Goliath, d'avoir pris quelques petits verres et d'avoir, euh, non pas une cuite, mais mettons un quart de cuite. Cela vous changeait, hein? Vous, si économe de paroles, vous deveniez verbeux, vous aviez des idées, en masse, qui se bouscuaient dans votre tête, vous trouviez à toutes choses des solutions définitives, vous faisiez des gestes, vous vous sentiez joyeux, allant, plein de force, prêt à chanter, à danser, à casser les côtes à quelqu'un ou à prendre le commandement de l'armée belge. Eh bien, dites-vous que les Français ont toujours un verre de bon bordeaux dans le nez : et vous les comprendrez.

Un de mes amis, féru de Taine, m'assurait que le Français s'explique tout entier par les vignobles et les Allemands par les brasseries. Il va un peu fort, cet ethnologue, mais je pencherais à croire que son opinion a du vrai. Pratiquement elle suffit pour votre conduite en cette affaire.

Elle vous donnera la clef de bien des choses.

D'abord vous observerez qu'il y a en France autant de présidents de la République qu'il y a de Français, chacun ayant découvert la vraie solution du problème et traitant tous les autres d'idiots. Ceci, Goliath, est un grand malheur pour un pays : car l'anarchie de l'ensemble neutralise la valeur des individus.

Ils ont la tête chaude et l'esprit pétillant : vous éprouverez, en entrant en France, l'impression de l'homme à jeun qui pénètre dans une salle sur la fin d'un banquet.

A les contredire vous essuyerez peut-être de brusques rebuffades. Colères de gosses : ne vous en frappez pas. Dites à cet homme déchainé : « La France, monsieur, est un pays splendide ! » et il vous embrassera.

Ce sont des tourbillons d'idées, mais changeants et éphémères comme les caprices des vents. Ne leur demandez pas d'organiser : il leur faut l'imprévu. Ce sont d'étonnants improvisateurs.

Au reste, de la générosité à revendre.

La France, Goliath, serait une force inouïe entre les mains d'un chef, entre les vôtres par exemple, qui la gouverneraient si sagement. C'est le peuple qui aurait le plus besoin d'un chef : c'est pour cela qu'il n'en veut à aucun prix.

Ces hommes ne connaissent de discipline que celle de l'armée, qu'ils ont d'instinct, et qui exclut la discussion. L'armée française est la meilleure du monde, la politique française est la plus détestable.

Et ils y tiennent :

Pour être sûrs de pouvoir barboter à leur aise, ils vous élisent un président de la République décati qu'ils mettent dans une chaise à roulettes. Celle-ci est poussée par le président du Conseil, qui lui-même est bousculé en tous sens par un millier de parlementaires débraillés. Ces derviches hurleurs sont à leur tour saboulés par quelques millions d'électeurs, lesquels, je vous l'ai dit, sont effectivement présidents de la République, ou croient l'être : car en fait ils sont brassés comme pâte par ce qu'on appelle la Presse, c'est-à-dire quelques obscurs fruits secs qui écrivent des articles le soir entre deux verres. Ce sont eux, les vrais présidents.

Le Peuple Souverain est curieux, impulsif, versatile, il lui faut du neuf, du « dernier cri » (après six mois un gouvernement est blet), de l'actuel, de l'immédiat, du tape-à-l'œil. Il attrape au vol des idées qu'aussitôt il croit siennes. Qu'un rédacteur en veine lui colle un article bien troussé, voilà un million de présidents qui une fois de plus ont trouvé la solution adéquate : des cabarets elle va remonter et faire son chemin.

La France est un pays qui marche sur sa tête : ceci vous expli-

que, Goliath, que ceux qui se trouvent en haut soient, normalement, des pieds.

J'ajoute, dussé-je vous surprendre, que chez nul peuple vous ne trouverez autant de bon sens, d'intelligence et d'équilibre. Ils ne pensent pas trop profond, ce qui leur permet de penser juste. Mais ils perdent leur clairvoyance dès qu'ils se trouvent ensemble pour discuter.

Le propre de leur esprit, quand il n'est pas échauffé par le cœur, est la clarté. Ils sont très accessibles à la vérité. Mais ils veulent qu'on la leur présente sous une forme aimable. Pour convaincre des Belges, il faut leur dire les choses platement : soyez spirituel, les voilà dérouterés ; aux Allemands, il faut servir de la métaphysique, aux Slaves du sentiment, aux Italiens des harangues, aux Anglais du galimatias, aux Américains des chiffres, aux Français de l'esprit. S'ils avaient toujours un Molière pour dauber leurs travers — et un Louis XIV pour faire la claque — ils seraient admirables.

Ces indications préliminaires vous dicteront votre conduite, Goliath.

D'abord il est clair qu'une démarche à la Chambre serait du temps perdu : autant aller discourir à la Comédie-Française, qui est un autre théâtre de Paris. Ceci simplifie votre tâche.

Ensuite vous comprendrez que pour parler à des gens aussi peu faits pour vous, il convient de vous mettre à leur diapason. Dans ce dessein, à votre sortie de la gare du Nord, entrez dans un café, et faites-vous servir une demi-rouge, ou deux, ou trois : vous connaissez votre capacité, que je soupçonne plutôt considérable. Après ce petit traitement vous vous sentirez devenir un peu Français.

Allez alors vous promener. Choisissez un boulevard assez fréquenté, et là, faites... quelque chose, n'importe quoi, pourvu que ce soit drôle, inédit, remarquable : marchez sur vos mains, faites des halteres, grimpez sur un bec de gaz, soulevez une automobile. Si un agent de police vous demande des explications, déclarez que vous êtes un citoyen libre et que vous appliquez les principes de 1879.

Vous vous verrez aussitôt entouré d'un auditoire curieux et sympathique. Servez-lui un boniment, quelque chose d'enlevé ; à la Mirabeau : « Français, l'ennemi est à vos portes, et vous *bourbonnez* ! » Expliquez que vous entendez par ce mot ce qui se fait au Palais-Bourbon et qu'on ne peut vraiment pas appeler « déli-bérer ». A Paris, le tout est de lancer des formules. Celle-ci, qui n'est pas riche, peut faire fortune avec une bonne publicité. Pour le reste, racontez de vos histoires de frontières, lancez des chiffres sur la heimwehr et l'armée rouge, criez « Vive la France ! » et surtout, du geste, Goliath, et de la gueule : c'est le moment de faire agir la demi-rouge.

Si vous pouviez, quelque part, mettre la main sur M. Briand, il y aurait là quelque chose de bien à faire. Mais il faudrait pour cela que Pierre vous fabriqué un papier vous assurant l'immunité diplomatique. Vous prendriez donc...

... Je me vois forcé de faire un erratum, Goliath, Je vous écrivais ceci il y a quelques mois, alors que M. Briand était encore le grand manitou de la paix. Il y a du neuf depuis.

Voici en deux mots ce dont il s'agissait : vous auriez simplement soulevé M. Briand à bras tendu et, devant le peuple assemblé, l'auriez contraint à redire, avec la date, ce mot qui est de lui :

« Ce que je sais bien, c'est que les Allemands ne nous déclareront pas la guerre : il ne sont pas fous, les Allemands ! » (31 juillet 1914).

Rien que cela : c'était assez innocent, et M. Briand se serait retiré en calculant qu'après tout c'était moins grave qu'un pétard.

Mais voilà : il aura eu vent de votre prochaine arrivée, et cela l'a décidé à s'en aller tout de bon.

Il ne faut pas s'attaquer aux morts, Goliath, cela ne serait pas élégant : vous êtes homme à le comprendre. Et puis M. Briand est, pour un an au moins, consacré grand homme : il convient que vous preniez le ton. Glorifiez M. Briand, qui est mort, tout en laissant entendre que vous n'approuvez pas sa politique, qui n'est pas morte. Et donc, au lieu de la petite démonstration projetée, procédez plutôt de la sorte :

Faites peindre un grand panneau sur lequel on voie, dans les lauriers, le portrait de M. Briand entouré de ceux de Charlemagne, Louis XIV et Napoléon, et promenez-le en criant :

« Aristide Briand, le grand homme de France! Briand, le gardien de la victoire! Aristide-le-Grand, Père de la Patrie! »

L'autre côté représentera le gros Stresemann avec le sourire.

Cela suffira : je vous ai dit que les Parisiens étaient fort intelligents.

Et le plus fin de la chose, c'est que M. Briand lui-même, de l'endroit où il se trouve actuellement, comprendra.

Vous obtiendrez, croyez-moi, un succès monstrueux.

Cela fait, rendez-vous aux bureaux d'un journal à gros tirage : *Le Petit Parisien*, par exemple, et demandez le rédacteur en chef. Mettez sur le papier que vous présenterez l'huissier : « Article sensationnel. Goliath ». On vous introduira aussitôt.

Vous direz :

— Monsieur, je suis Goliath. C'est moi qui ai pris M. Briand par la... pardon, qui ai proclamé la gloire de Briand.

Vous constaterez qu'il sera déjà informé du fait de différents côtés : ce sont là les grandes nouvelles à Paris. Les journaux en sont friands. Il sourira :

— Ah! parfaitement. Je suis enchanté, monsieur... Puis-je vous prendre une interview?

— Oui, monsieur : voici mon portrait, et voici l'interview toute prête. Je vous charge de l'habiller en style de journal. Mais je vous engage fort à la faire paraître dès ce soir : j'ai appris que *l'Ami du Peuple* donnait un article sur moi.

Soyez sûr qu'il ne se le fera pas dire deux fois.

Allez ensuite à *l'Ami du Peuple*. Même jeu : « Faites diligence, Monsieur, il paraît que le *Petit Parisien* en parlera ce soir ».

Et ainsi de suite dans une bonne demi-douzaine de ces officines. L'effet sera foudroyant.

Dans la soirée faite un tour de boulevards. Vous vous amuserez. Dans le sabbat des autos et des réclames lumineuses, vous entendrez hurler de tous côtés :

— *Le Petit Parisien* : Goliath, le grand héros belge! La guerre de demain! — *L'Ami du Peuple* : Goliath à Paris. La vérité sur Briand! — *L'Intran*, édition du soir : Sommes-nous prêts? L'opinion de Goliath. — *Le Matin* : L'invasion de la France! — *Le Figaro* : Un héros belge. Une scène désopilante! — *L'Action Française* : M. Briand en l'air! — *L'Echo de Paris* : L'événement du jour : Goliath, le tombeau du briandisme! — *Le Journal*, dernières nouvelles : Goliath et la guerre! — La guerre!... Goliath!... La guerre!...

Les journaux feront fortune : vous pourrez y retourner.

Pour vous, vous serez, ce soir-là, l'homme du Tout-Paris. Vous tiendrez la presse! La gloire, Goliath! Si vous la cultivez elle peut durer au moins trois jours.

Mais il ne s'agit pas de cela. Vous ne tenez pas plus à la célébrité qu'un poisson à une pipe. Ce ne sont là que des moyens d'action, dont il s'agit de profiter. Ils vous paraîtront étranges : ce sont les procédés d'un régime démocratique : il faut bien s'y résigner, à moins que vous ne puissiez balancer le gouvernement, avec le président et la Constitution.

Ah! si vous aviez la rouerie d'un Briand, vous profiteriez certainement de cette affaire pour renverser M. Laval (1) et constituer vous-même un ministère. Mais je ne vous en crois pas capable. Il ne faut pas, Goliath, caresser des utopies.

Vous pourriez aller trouver le général Weygand : par la maréchale Foch il y a moyen d'arriver à lui, mais ne le répétez pas.

Vous lui diriez :

« Mon général, vous avez sauvé la Pologne, ce qui est très chic, et très français. Ne pourriez-vous donc sauver la France, et la Belgique avec?... »

« Vous savez mieux que moi que la France est moins prête qu'en 1914, et que le danger, quoi qu'on dise, devient menaçant. »

« Qu'a-t-on fait pour y parer? »

« Vous avez congédié, réduit, désorganisé votre armée, comme des gens qui n'ont plus rien à craindre (2). On dirait, ma parole,

un parti pris de vous mettre le plus possible hors d'état de vous défendre. Ce sera du propre, allez, votre mobilisation! Avant que vous ne soyez prêts, l'ennemi, une fois encore, sera devant Paris. Milliard de tonnes! Est-ce donc cela que vous voulez? Est-ce cela que la guerre vous a appris? *De quoi s'agit-il?*... Vous connaissez ce mot-là, je pense.

« Ce n'est pas contre vous que je me fâche, mon général, c'est contre la situation idiote où nous a mis la politique : treize ans après la victoire, c'est nous qui devons trembler! Si ce n'est pas énragant, tout de même!... »

« Je suis allé faire un discours à la Chambre belge (vous en avez peut-être entendu parler). Eh! autant fouetter un cheval de bois! Mais voilà, si l'on sait que la première manœuvre de l'armée française sera de retraiter jusqu'à Toulouse, comprenez que cela n'encourage guère notre gouvernement, qui déjà n'a pas plus d'allant qu'il ne faut. Alors, tout naturellement, ils recommencent chez nous à ne songer qu'à filer sur Anvers : et ce sera le gâchis, comme en 1914. Ah! milliard de milliards de milliards de milliards!... »

Ici, Goliath, prenez un visage sérieux, calme et énergique, et regardant le général dans les yeux :

« Mon général (un coup de poing modéré sur la table avant de poursuivre)... dans l'intérêt de tous, *il ne faut plus que les Belges soient en l'air*. Il faut, dès le premier jour, *le front unique*. Il faut pour cela que vous nous donniez la garantie, chiffres en mains, que vous serez là, faisant bloc avec nous.

« Vous ne le pourriez pas, dans l'état où vous êtes.

« Voyons, mon général, oseriez-vous me contredire? »

Il ne vous contredira pas, Goliath. Mais il aura un geste ennuyé : « Que voulez-vous, mon ami, ce n'est pas moi qui fais les lois. Répondez aussitôt :

« Vous ne faites pas les lois, mais ne pourriez-vous en provoquer, en vous démenant, en parlant haut et clair à ce tas de bavards? Le sort de la France, le sort de toute une civilisation mérite que l'on se remue, n'est-ce pas? »

« Tenez, si vous alliez, comme moi, faire quelques petites démonstrations sur les boulevards... C'est une idée que je vous suggère, mon général, parce qu'elle m'a réussi. Peut-être en aurez-vous de meilleures. »

Le général vous comprendra, croyez-le : les militaires apprécient un langage sans détours.

Il serait bon, pour finir, que vous nous excusiez des procédés déplaisants du général Galet envers Foch, l'armée française, l'esprit français et la tactique française : dites-lui bien qu'il a trouvé cela dans la pyramide de Cheops, que cela n'a aucune importance, et que cet astrologue ne représente ni la Belgique, ni le Roi, ni vous-même.

Le généralissime vous indiquera peut-être quelques démarches utiles à faire. Faites-les hardiment, Goliath, sans vous départir de la dignité que vous confèrent votre grande force et le bon droit.

Mais ne vous attardez pas à Paris : la faveur publique y a courte vie. Votre carte d'immunité pourrait d'ailleurs, après deux jours, n'en plus mener large « il y a à Paris un certain monsieur Chiappe dont je vous engage à vous méfier. Et si l'on vous coffrait, les Parisiens seraient trop aises de mettre un chapeau à leur héros d'hier : que voulez-vous, ce serait du neuf, encore.

Nous pourrions, à votre retour, reparler de la chose. Elle me tient au cœur, voyez-vous. Vous me demandez pourquoi? Oh! c'est très simple :

du général Targe, voici les caractéristiques de cette armée : « Mobilisée avec une lenteur extrême, peu instruite, sans cohésion, inapte à l'offensive, à peine apte à la défensive. » Voilà ce qu'on a fait de la belle armée française! Et cela pour s'opposer à une attaque massive et immédiate de 300 à 400,000 soldats de métier ayant jusqu'à douze ans de service, suivis de près par un ou deux millions de troupes prêtes à être mises sur pied! C'est insensé. Si encore la couverture était exceptionnellement solide. Or elle est illusoire. On a construit la « chaîne » à la frontière lorraine. On n'aura pas d'hommes à y mettre à temps : elle sautera — et ce sera l'invasion. Si l'attaque se fait par la Belgique, ce sera pire encore. La France est prête, archiprête pour essuyer un épouvantable désastre. M. Briand appelait cela « donner des gages de nos dispositions pacifiques ». La poste soit de ses dispositions, de ses réveries et de ses discours, qui ont exposé à la ruine sa patrie et la mienne, la paix du monde, tout ce que nous avons de plus cher et de plus sacré! Décidément, je crois qu'il vaut mieux en revenir au pétard pour des cas de l'espèce.

(1) Écrit en janvier 1932.

Premier erratum (mars 1932) : remplacer Laval par Tardieu.

Deuxième erratum (juin 1932) : remplacer Tardieu par Herriot.

Troisième erratum (septembre 1932, selon la progression arithmétique) : remplacer Herriot par...

Quatrième, cinquième, sixième, etc. : laisser un blanc.

Dieu, qu'il est difficile de rester à la page en France!

(2) En 1914 la France avait, avec le service de trois ans, trois classes de milice sous les armes. Aujourd'hui, avec le service d'un an et l'incorporation dédoublée, elle n'en a plus qu'une demie possédant l'instruction voulue. Elle avait cent soixante-treize régiments, elle n'en a plus que cinquante-six. Les autres devront être créés de toutes pièces, organisés et pris en main lors de la mobilisation. Cela demandera des semaines. Aussi l'état-major admet-il que « pendant un temps assez long après la mobilisation » on ne pourra demander à l'armée que la défense passive. Voir! De l'aven

Ma mère, Goliath, a quatre-vingts ans et elle est immobilisée sur son lit (1).

Vous savez, Goliath, que les infirmes réfléchissent longuement. Nous parlions un jour de choses et d'autres.

— Est-ce vrai, me demanda-t-elle brusquement, que nous aurons encore les Allemands ?

— Qui sait ? fis-je évasivement.

Ses yeux firent le tour de cette chambre qu'elle ne pouvait plus quitter ; ils eurent durant deux secondes quelque chose d'infiniment douloureux à voir.

— Mon Dieu ! gémit-elle, que deviendrons-nous ?

Devant l'angoisse de ce regard et de ce cri, mon cœur se serra, et je dis avec véhémence :

— Eh bien, non ! ce ne sera pas vrai !

C'est depuis lors que je m'occupe tellement de cette question.

Ceux qui appellent cette compassion du « bellicisme » méritent le pilori. Ils voudraient, eux, au nom de l'humanité, laisser l'envahisseur assassiner nos mères. Eh bien ! au nom de tous les vieillards, les enfants, les malades, les femmes qui comptent sur nous pour les protéger, au nom de tous ceux qui haïssent la guerre, je dis : Que soit maudite cette humanité-là !

MARTIAL LEKEUX, O. F. M.
Major d'artillerie de réserve.

Cosas de Espana

Présentant dans le dernier *Candida* le dernier volume de M. Louis Bertrand (2), Jacques Bainville avouait, à notre honte à tous, l'ignorance commune en matière d'histoire espagnole. L'Espagne ne nous passionne guère. Elle a fait sa révolution. Cela n'a dérangé que quelques douzaines de Jésuites et le cours de la peseta. Alphonse XIII continue de se montrer dans les endroits où l'on filme. Les pèlerins de Lourdes continuent de pousser jusqu'au delà de Gavarnie pour dire : « Il n'y a plus de Pyrénées », pour humer dans la tramontane l'âcre relent du sang des *toros* égorgés.

J'ai toujours rêvé d'un voyage *tra los montes*. Depuis que j'ai lu sainte Thérèse (la grande). Mais il faut croire que mes goûts ne sont pas de ceux qu'exposent, aux guichets des agences itinéraires, les assoiffés d'horizons neufs. On visite l'Ecosse, le Vorarlberg, les fjords, la Russie rouge — avec l'*Intourist*. On fait au Sahara des promenades « inconfortables » — avec les moustiques. On néglige l'Espagne. L'Espagne qui nous néglige, d'ailleurs. Car, pour la connaître et depuis Don Quichotte, il nous reste Le Sage, *Hernani* et *Ruy Blas*, le Pierre Benoît de l'aventure carliste et le Paul Morand de la nuit catalane. Blasco Ibañez travaillait pour le cinéma. Comme Raquel Meller. Mais avec moins de brio.

* * *

Qu'est-ce que l'Espagne historique ? M. Louis Bertrand répond en logicien. Je sais bien pourquoi je n'aime pas M. Louis Bertrand : il a dit du mal de Barrès, qu'il traitait de garde champêtre. Or c'est lui qui a l'air d'un fonctionnaire assermenté et rébarbatif : le Louis Marin de l'Académie. L'histoire d'Espagne se ramène à une proposition : la lutte contre le Maure de la chrétienté unanime. Point de départ : bataille entre Tarik et Rodéric (711). Point d'arrivée?... Ici, M. Louis Bertrand garderait de Conrart

(1) Ici encore, Goliath, j'ai à faire un douloureux erratum à ce que je vous disais là : mon admirable mère elle aussi a quitté, depuis, cette terre de misères. Priez pour elle, vous qui savez ce que c'est que d'élever dix enfants pour le Bon Dieu et la patrie.

(2) *Histoire d'Espagne*, dans la collection « Les Grandes Etudes Historiques », chez Fayard.

le silence prudent. Il lui suffit d'avoir trouvé — autre œuf de Colomb — que la découverte de l'Amérique n'est qu'un corollaire de son théorème historique. L'aventurier génois allait aux Indes pour chercher des renforts contre l'Islam. Comme il mit la main sur Eldorado, *sequitur quod libet*... Et ne parlez pas à M. Louis Bertrand de la civilisation arabe, ni de la civilisation des Incas ! Pour les Incas, on les abandonne. Mais les Arabes savaient tout de même autre chose que le Coran. Il y a l'algèbre, l'alchimie, l'Alcazar et l'Alhambra. Il y a même le sucre (*azúcar*) dans le magasin (*almacén*). Quant à la reconquête, qu'est-ce qu'une reconquête qui dure huit siècles ?

C'est ici que nous faisons connaissance avec José Ortegat y Gasset.

* * *

La Révolution a du moins ce mérite d'avoir tiré de l'ombre — l'ombre de la « caverne » — ce philosophe. Avec Maranon, Perez de Ayala, quelques autres encore, il représentait cette République des professeurs dont la France contemporaine ne nous épargne guère le caquet bon bec. Herriot, Tardieu, Painlevé, Laval : les normaliens, l'universitaire, le pion. En Espagne, la Dictature se méfiait de l'intelligence. Primo de Rivera laissa traîner son grand sabre. José Ortegat y Gasset enseignait la métaphysique. On le lui fit bien voir. Le voici directeur de revue, éditeur, conférencier. Primo de Rivera parti, il remonte dans sa chaire. Il fonde un groupe d'action républicaine, une cellule, comme on dit aujourd'hui. Il siège aux Cortès. Mais il refusera les honneurs, les prébendes, qui vont à ces exilés chevelus, à ces *conquistadores* remuants et grotesques qui ont acclamé, dans les capitales d'Europe, la chute du tyran couronné et le commencement de leur fortune. Tel est l'homme.

Le penseur, l'écrivain, nous l'irons chercher dans ces *Essais espagnols* qu'a traduits, non sans quelque négligence, Mathilde Pomès (1). Avant de confronter le théorème de M. Louis Bertrand et les « variations » de José Ortegat y Gasset historien, je voudrais insister sur l'extraordinaire densité de ces pages choisies.

Je songe aux notes de voyage (*Terres de Castille*), où le pittoresque n'est qu'une invite à la méditation. A chaque pic, à chaque créneau s'accrochent des lambeaux d'idéologie. Et je songe au Maurras d'*Anthinea*, penché sur Florence, ville rude, comme un paysage castillan.

Le critique d'art se révèle dans *Tableaux du vin*, trois tableaux : le Titien, Poussin, Velasquez, et dans cette dissertation sur un cadre : « ...frontière entre les deux régions [le mur et la surface du tableau], il sert à neutraliser une étroite bande de mur et agit à la façon d'un tremplin qui lancerait notre attention à la dimension légendaire de l'île esthétique ».

Et quelle condamnation de ce romantisme « qui vit des effets mécaniques obtenus par répercussion ou contagion », que l'étude toute vibrante consacrée à la musique « impopulaire » de Debussy !

D'ailleurs, le métaphysicien n'échappe pas toujours aux inconvénients d'une thérapie verbale. De crainte de tomber dans les volitions économiques et vulgaires, il lui arrive de choir en plein paradoxe. Mais le paradoxe est généreux : « Le premier de tous nos devoirs, c'est la fidélité envers nous-même ».

Et il faudrait citer encore cette « suite variée » sur les châteaux. Les châteaux sont infiniment vénérables. Ils signifient le goût du risque à une époque où l'on n'avait pas encore l'esprit industriel. « Soyons les poètes capables de trouver à leur vie la rime exacte dans une mort inspirée ». Formule d'or ! Règle de feu !

Mais il est temps d'en venir au dernier de ces essais (*Espana*

(1) *Essais espagnols*, de JOSÉ ORTEGAT Y GASSET, Paris, éditions du Cavalier (collection « Les Mœurs et l'Esprit des Nations »).

invertebrada), et qui consitue comme une synthèse de l'histoire d'Espagne.

* * *

Ortegay Gasset part du fait séparatiste, un fait plus respectable qu'un alcade et qu'une injonction des unitaires au pouvoir central. Qui a fait l'Espagne? La Casille. La Castille qui, seule, sait commander, seule, possède une sensibilité internationale. Et il est vrai que la lutte de frontières contre l'Islam a permis aux Castellans de découvrir leurs affinités avec les autres royaumes ibériques (nous recoupons le raisonnement de M. Louis Bertrand). Mais je suis surpris de ne pas voir jouer, dans le mécanisme historique tel que nous le démontre Ortegay y Gasset, le facteur de la symbiose. De même, en effet, que les dialectes espagnols se sont fondus, sous le signe et au creuset du castillan, et grâce à la vie en commun des populations resserrées entre les montagnes de l'intérieur, en une langue plus unifiée que partout ailleurs, à telles enseignes qu'il est quasiment impossible de relever, dans l'espagnol d'aujourd'hui, de ces variantes dialectales si fréquentes chez les autres peuples néo-latins; de même il me paraît que la symbiose — qu'on m'excuse de répéter ce terme d'allure pédantesque et de signification adéquate — a favorisé l'unité espagnole.

Intervient le hasard : un mariage dynastique réunit la Castille et l'Aragon. Le rusé Ferdinand (un autre Louis XI, aussi terrien, aussi réalisateur) a compris qu'au ruralisme étriqué de ses compatriotes il fallait inoculer, en quelque sorte, l'idée de la plus grande Espagne. Ambition de paysan! Est née, pour la première fois, la politique du dehors, une politique de vastes entreprises, c'est-à-dire une politique de grande nation, la politique intérieure se traînant toujours (que c'est vrai!) « à ras du sol et en surface ».

— Philosophie de mandarin! pourrait-on objecter.

— Que nenni! répond le philosophe. Et il allègue — plaisir de mandarin — deux témoignages contemporains : celui de Guichardin, celui de Machiavel. La lettre de Machiavel à son ami Vettori (1513) est d'un accent prophétique. Pour le génial Florentin, la condition même de la grandeur est de beaucoup faire attendre de soi (*dare di se grande aspettazione*). Se mettre en réputation chez ses peuples (*darsi reputazione ne' popoli*) : voilà comme doit s'affermir le chef d'un Etat nouveau ou de sujets douteux! C'est la recette mussolinienne. C'est le danger du fascisme emporté par ses propres réalisations. N'est-ce point aussi le secret d'une aventure marocaine qui, mieux conduite ou mieux servie par la Fortune, eût consolidé le trône des Bourbons d'Espagne?

Mais l'Espagne de 1932 a perdu le sens du coude à coude. La victoire républicaine se traduit par des explosions de régionalisme. Le colonel Macia crie plus fort que tous les Basques de Navarre. D'où vient ce mouvement centrifuge?

Ici, l'analyse d'Ortegay y Gasset se révèle singulièrement clairvoyante et courageuse. Aristocrate de la pensée, chef responsable d'un groupement peu nombreux, notre métaphysicien dénonce la faillite de la masse; il déplore, dans l'Espagne race « peuple », le manque évident et permanent d'individualités, la carence des chefs. Attitude qui n'implique nul dédain pour les fonctions élémentaires de la vie. Le peuple a fait tout ce qu'il pouvait faire : « peupler, cultiver, chanter, gémir, aimer ». Il a créé des cordobas, des fandangos, des céramiques. Mais, pareil à la plus belle fille du monde... Et ce qu'il n'a pu faire, personne ne l'a fait. Il a bâti des cathédrales anonymes, des couvents pour communautés, des édifices publics. Son épopée (*Don Quichotte*) plonge ses racines profondes dans la plèbe aphoristique de Sancho Pança.

Comment José Ortegay y Gasset rattache cette carence de minorités agissantes à la qualité de l'élément germanique envahisseur, c'est d'une audacieuse et séduisante nouveauté. Pour qui fait descendre le vrai libéralisme (savoir, la liberté personnelle

avant la loi) des châteaux perchés sur les éminences, la féodalité est un bien. Elle est un bien, parce qu'elle est génératrice de vigueur, créatrice de ces individualités fortes qu'il appartiendra de grouper après. (« L'unité n'est féconde qu'à condition d'unifier de grandes forces préexistantes. L'unité réalisée grâce au défaut de vigueur des éléments unifiés n'est qu'une unité morte »). Or la féodalité est une institution essentiellement germanique. Et, d'autre part, il est bien entendu — Ortegay y Gasset *dixit* — que, dans la constitution des nations du centre et de l'ouest de l'Europe (France, Angleterre, Italie, Espagne), c'est le germain qui représente le pouvoir modelleur et organisateur, l'élément décisif, la « forme » — pour parler comme un métaphysicien — par opposition à la « matière ».

Mais le facteur germanique est de qualité variable. Le malheur pour l'Espagne est d'avoir été envahie par les Visigoths, le peuple le plus anémié de la Germanie, le plus corrompu par l'Empire romain de la décadence, et comme « alcoolisé » de romanisme, et incapable, en tout état de cause, de déverser sur la péninsule conquise cette vitalité féodale dont il était lui-même vidé. Résultat : des royaumes amorphes (un monarque, une plèbe, peu ou point d'aristocrates)... et cette reconquête en huit siècles! Beau sujet de gloire! Jamais personne n'avait ainsi mis le doigt sur la plaie infamante. Et José Ortegay y Gasset a beau jeu d'opposer à ces convulsions éculaires et stériles les Croisades, fleurs fulgurantes d'une féodalité riche de luxe vital, « sport historique sublime ».

Pour conclure, — je suis le raisonnement de l'Espagnol malgré lui, — l'Espagne n'a pas déchu. C'est bien simple : elle n'a jamais été au pinacle. La maladie, la cachexie est en soi quelque chose d'anormal. L'anormal a été le normal. Parce que « les meilleurs » ont manqué à l'heure grave de l'embryogénèse.

Il resterait à expliquer l'efflorescence du grand siècle, la prospérité remarquable des années 1480 à 1600. Ortegay y Gasset fait une délicieuse pirouette. La meilleure justification d'une idée, déclare-t-il sans rire, c'est qu'elle explique non seulement la règle, mais l'exception. En vérité, cette ascension rapide semble bien n'avoir été possible que grâce à la faiblesse du pays. « Injection artificielle » : l'idée me plaît. Comparaison serait ici raison. Les rois de France avaient mis du temps à arrondir leur pelote. Sous Mazarin, la Fronde gronde encore. Mais les révoltes ne sont pas plus un signe d'abâtardissement que les réactions organiques ne sont un symptôme de mort.

Remarquons en passant que José Ortegay y Gasset ne se prononce pas sur la conquête américaine, la seule chose véritablement grande qu'ait réalisée l'Espagne cependant. Mais il est frappé, comme nous tous, des misères de leur Sud-Amérique. Faudra-t-il encore s'en prendre au peuple?

Peuple paysan, peuple de ruraux. Le ruralisme : une malédiction pour l'Espagne, une nécessité d'ailleurs. Contre cette nécessité rien ne prévaudra. Le mieux est l'ennemi du bien. En renonçant, au profit des peuples de suprématie, à la conception de la cité moderne, en corrigeant Madrid par les villes de province, les villes de province par les villages, Ortegay y Gasset donne une grande leçon d'humilité. Certes, le ruralisme a ses dangers. Mais des dangers « normaux », si l'on peut dire, dans un pays où le bouvier, le laboureur, le pâtre forment les quatre cinquièmes de la population. Ce n'est pas sans raison que la réforme agraire est, de tous les problèmes espagnols, le problème crucial.

* * *

Je crois en avoir assez dit pour signaler de l'essai historique de José Ortegay y Gasset l'originalité précieuse et le courage civique. Au panorama académique de M. Louis Bertrand, il

VOYAGES — PÈLERINAGES

En Pullman-car, prix réduits

Dolomites : 15 sept. — Bretagne 21 août, 23 sept.

LOURDES : 3, 11 et 25 août

Rome : 16 août et 12 sept. — Loyola : 25 août

Programmes gratuits à M. CAUCHIE, Directeur de

« Voyages-Viator » et « Les Grands Pèlerinages », 23, av. du Mont Kemmel, BRUXELLES - Téléphone 37 58 22

VOYAGES EN GROUPE A FORFAIT PELERINAGES EXCURSIONS EN AUTO-CAR CROISIÈRES - BILLETS CHEMINS DE FER

Devis gratuits : Voyages UTO (Union Ticket Office Jos. Bogaerts)

Adr. télégr. : Tickets Anvers

46, avenue de Keyser, ANVERS

Téléphones : 214.41, 290.42

A. DE MIDDELAER

Reg. du Comm. de
Bruxelles, n° 177.44

Téléph. : 11.67.84
11.32.96

C. C. P. : 158.90

94, rue Haute, BRUXELLES

Spécialité d'articles de bâtiments

Crosses, Crémones, Poignées de portes, Plaques à lettres,
Ameublement, Serrurerie, Cuivrieres, Menottes.

86^A, rue Haute, BRUXELLES

Quincaillerie, Cuivrieres, Fournitures pour tapissiers

Outils complet pour menuisiers, ébénistes, carrossiers,
serruriers, maçons, ardoisiers, plafonneurs, etc.

1645

Galeries BOUCKOMS S.A.

47, Boulevard d'Avroy, 47, LIÈGE

TOUS LES TAPIS

vendus les moins chers de toute la Belgique

Importateur direct de tapis d'ORIENT

Pour le pros : 14, place Saint-Jacques, Liège

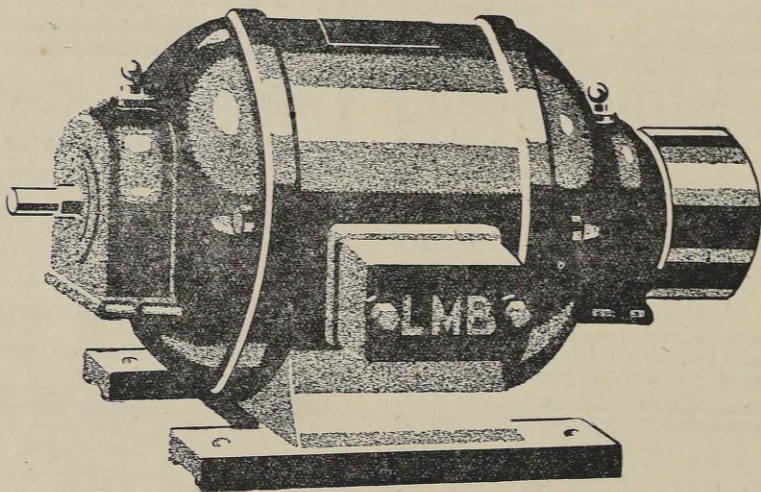
647

COUSEMANS

JOAILLIER ET ORFÈVRE
DE L.L. M.M. LE ROI ET LA REINE
25, AV. DE LA TOISON D'OR BRUXELLES

Le Moteur

L. M. B.



Est le plus apprécié,

Le moins cher,

Le plus répandu.

PLUS DE 140,000 MOTEURS L. M. B. SONT EN FONCTIONNEMENT

Usines et Bureaux : 141, rue Marconi, Bruxelles

Téléphone : 44,49,20 (3 lignes)

AGENCES: ANVERS, HAINAUT, NAMUR : 260, av. Gitschotel, Anvers. Tél. 967.81
DEUX FLANDRES : 24, rue de la Patrie, Gand, Téléphone 162,21
LIÈGE, LIMBOURG, LUXEMBOURG : 37, r. de l'Académie, Liège. T. 164,93

substitue les « prises de vues » sous des angles divers. Qui sont aussi des angles choisis. Car tout n'est pas d'égale objectivité dans *Espana invertibrada*. Pour ne citer qu'un exemple d'outrance, n'est-ce pas forcer la note qu'attribuer au facteur germanique le rôle décisif dans la constitution des nationalités européennes? Ortegat y Gasset est un ancien élève de Marburg. On l'eût deviné. Mais la caractéristique du Français de France, vu par Sieburg, par Curtius, par Romier, c'est qu'il a conservé, en dépit des apports francs, la notion juridique et romaine du droit supérieur à l'individu.

Quant au courage civique dont témoigne le député aux Cortes républicaines, je le tiens pour admirable. L'impératif de sélection n'est pas ce qu'il est convenu d'appeler une plate-forme électorale. Dans un monde où le nivellement par le bas est devenu l'expression la plus constante du principe du moindre effort, il est admirable, je le répète, qu'un « mieux pensant », dédaigneux de la peur, s'efforce de créer une élite et d'indiquer au peuple ses devoirs. « Jusqu'à maintenant, a écrit Ortegat y Gosset dans *Musicalia*, l'esprit démocratique s'est caractérisé par une chatoilleuse et maniaque ostentation des droits de chacun. Je présume que ce premier essai de démocratie est voué à l'échec si on ne le complète. A la proclamation des droits, il convient d'ajouter une proclamation des devoirs. »

Allons! comme disait le vieil hidalgo : « Il reste du soleil derrière les monts. »

FERNAND DESONAY.
Professeur à l'Université de Liège.

Le prétendu droit des traités de 1917-1918 à l'amnistie

Un article publié par M. le docteur Schröder dans le n° 4 de 1931 de la *Revue de droit international, de sciences diplomatiques et politiques* sur la clause d'amnistie dans le traité de Versailles, appelle une réponse. L'auteur s'attaque aux déclarations faites le 24 février 1931, par M. Hymans, ministre des Affaires étrangères du royaume de Belgique, au cours d'une séance de la Chambre des Représentants, et il prétend que l'honorable ministre a exprimé une opinion qui méconnaît l'article 212 du traité et l'article VI de la convention d'armistice du 11 novembre 1918.

Rappelons sommairement l'objet du débat soumis à la Chambre. Des députés appartenant au parti « frontiste » qui prêche la division de la Belgique en deux régions, l'une flamande et l'autre wallonne, avaient pris à tâche de réhabiliter leurs amis qui, pendant la guerre de 1914-1918, avaient commis des crimes de trahison en pactisant avec les autorités allemandes occupant la Belgique. La justice belge avait puni les plus coupables parmi ces traîtres. Et leurs protecteurs dénonçaient à la Chambre ces condamnations comme étant contraires à l'amnistie promise en 1918-1919.

M. Hymans n'eut pas de peine à démontrer que la promesse d'amnistie ne concernait pas le territoire belge (1).

M. Schröder a cru devoir s'intéresser aux individus que la justice belge a régulièrement condamnés. Je voudrais exposer en quelques mots sur quelles inexactitudes de transcription et d'in-

terprétation de textes il a bâti sa faible réfutation. Il a défiguré la convention d'armistice et il a appliqué au texte falsifié force commentaires qui donnent à sa thèse une apparence scientifique sans lui fournir le moindre fondement.

L'armistice du 11 novembre 1918 (1) renfermait une promesse d'amnistie, figurant dans son article VI. Et cette stipulation fut maintenue par l'article 212 du traité de Versailles du 28 juin 1919.

Il suffit de considérer un instant l'armistice pour constater que l'article VI ne concerne que les territoires rhénans et qu'il est étranger à la Belgique.

L'accord du 11 novembre était partagé en chapitres ou sections, renfermant chacun un ou plusieurs articles.

La première section, intitulée « Sur le front d'Occident », stipulait la cessation des hostilités (article 1) et l'évacuation immédiate des pays envahis, Belgique, France, Luxembourg, Alsace-Lorraine (art. II), avec rapatriement des habitants, otages, etc. enlevés.

La troisième section intitulée « Evacuation de la rive gauche du Rhin » consacrait les articles V, VI à régler « cette évacuation et l'administration du pays par les autorités locales sous le contrôle des troupes d'occupation des Alliés et des Etats-Unis », ayant pour principaux centres Mayence, Coblenz et Cologne.

Et c'est sous cette rubrique spéciale, spécifiant les territoires qu'elle entendait régir, que figure l'article VI stipulant que « dans tous les territoires évacués par l'ennemi... personne ne sera poursuivi pour délit de participation à des mesures de guerre antérieures à la signature de l'armistice ».

Suivent d'autres sections, relatives à d'autres frontières, Orient, Pologne, Afrique, et sous la lettre D, des clauses intitulées « clauses générales ». Si la clause d'amnistie avait été stipulée d'une manière générale et en particulier pour le territoire belge comme pour les autres territoires dont les Allemands devaient retirer leurs troupes, c'était sous la lettre D qu'on eût dû insérer la règle dont il s'agit.

Il n'y a donc pas de doute possible. C'est exclusivement en vue des territoires rhénans, où l'occupation par les armées alliées allait engendrer un régime particulier, que l'armistice a stipulé une mesure de faveur pour les conspirateurs qui durant la guerre avaient procuré assistance à l'armée allemande.

On n'aurait jamais compris ni pu essayer de faire comprendre pour quel motif les puissances victorieuses récupérant les provinces injustement envahies par les Allemands se seraient engagées à ne pas faire poursuivre les criminels qui s'y seraient rendus coupables de trahison ou, ce qui revient au même, à y suspendre l'application du droit pénal en vigueur dans le pays. On n'aurait pas davantage compris pourquoi les vaincus auraient pris à tâche de protéger des traîtres au sort desquels ils ne pouvaient attacher aucun intérêt, car Erzberger et ses amis se proclamant socialistes s'opposaient au gouvernement impérial et à tous ceux qu'il avait patronnés ou encouragés.

En d'autres termes, il saute aux yeux que la clause d'amnistie est une modalité ou restriction apportée au pouvoir d'occupation et d'administration que les articles V et VI accordent aux Alliés dans les territoires rhénans. Rien n'eût justifié l'insertion de cette clause dans les sections où il est question de rendre au légitime possesseur les territoires injustement envahis par les armées allemandes.

Aussi environ trente-six arrêts de la Cour de cassation de Belgique rendus depuis le 4 juin 1919 (*Pasicrisie*, 1919, I, p. 153), jusqu'au 1^{er} juillet 1925 (*Pasicrisie*, 1925, I, p. 322) ont-ils décidé qu'étaient régulières et à l'abri de tout reproche les condamnations prononcées par les Cours d'assises belges pour faits de tra-

(1) *Annales parlementaires*, Chambre des représentants, 24 février 1931, pp. 787 et suiv.

(1) *Avis, proclamations et nouvelles de guerre allemands publiés en Belgique pendant l'occupation*, 36^e volume, p. 69.

En Angleterre...

Ralph Rasleigh, fils d'honorables commerçants de Londres, reçut une bonne éducation, et, son instruction terminée, fut mis en apprentissage chez un notaire établi dans le voisinage de Chancery Lane. Au bout de deux ans, grâce aux stipulations de son contrat qui lui assuraient des émoluments modestes mais suffisants, il put, nous le savons, quitter le grenier de son maître et avoir son logement personnel.

Il avait été soumis à une discipline et à une surveillance normales jusqu'au jour où il eut sa liberté, mais il ne semble pas qu'il ait été durement traité ou que sa sujétion lui ait été très pénible. On sait en somme fort peu de chose sur sa première jeunesse, et rien du tout sur sa personnalité et ses dispositions d'enfant. Les renseignements sont vraiment rares sur les années qui précéderent celle où il prit le pseudonyme de Ralph Rasleigh. On sait seulement qu'une fois conquise la liberté qu'assure un logement personnel, son principal souci, en dehors des heures de bureau, était de s'accorder les plaisirs que lui permettaient ses ressources restreintes. C'était un garçon faible, nonchalant, non positivement vicieux, mais capable de recourir à tous les moyens d'ajouter aux ressources qui lui permettraient de mener une vie de flâneur frivole. La modicité de ses appointements réguliers l'empêchait de commettre des excès avec ses camarades de taverne et de s'adonner aux plaisirs coûteux. Il était l'homme qui goûte et savoure quelques morceaux des plats qui, entiers, auraient pu apaiser sa faim. Son appétit pour les agréments légers de la vie était sans cesse excité mais jamais réellement satisfait.

Il comptait, parmi ses connaissances, un jeune employé à peu près dans la même situation que lui, qui ne semblait jamais à court d'argent. Rasleigh en vint à savoir que ce Hartop n'avait aucune fortune personnelle et il se demanda comment il pouvait dépenser pour boire en une soirée autant que lui, Rasleigh, en toute une semaine. Évidemment Hartop connaissait pour se procurer de l'argent un procédé que ne soupçonnait pas son camarade, et Rasleigh guetta l'occasion de découvrir le secret de ce Midas. Elle se présenta un soir où de généreuses libations les avaient mis l'un et l'autre dans l'état où on se laisse aller aux confidences sans réserve ni précautions. Comme Hartop commandait noblement une autre tournée, Rasleigh lui demanda à brûle-pourpoint comment il faisait pour tant dépenser en boissons et en divertissements.

Et Hartop lui expliqua combien c'était simple : il était en relations avec de faux monnayeurs qui lui cédaient de leurs pièces à un prix raisonnable, laissant à l'acquéreur un bénéfice considérable. Il y avait naturellement un certain risque à les faire passer et à les changer, mais ce risque, expliqua-t-il, pouvait être très simplement réduit au minimum. Une unique règle de conduite donnait la solution du problème, celle-ci : n'avoir jamais sur soi plus d'une fausse pièce et, autant que possible, avoir toujours une livre de bon aloi pour remplacer la mauvaise au cas où elle serait découverte. La vision d'une fortune relative et les perspectives évoquées dans l'esprit de Rasleigh réduisirent jusqu'à l'insignifiance les risques et le côté criminel de l'entreprise, et il accepta avec empressement l'offre d'Hartop de lui fournir dans quelques jours vingt livres fausses. Il était d'autant plus aveuglé sur les dangers de la voie dans laquelle il s'engageait de tout cœur que son ami avait eu jusque-là la chance d'y échapper. Hartop lui citait des moyens employés par lui pour passer les pièces, moyens qui semblaient assurer une sécurité complète, pourvu qu'on suivît la précieuse et unique règle.

Pendant longtemps les résultats semblèrent prouver qu'on pouvait compter sur l'impunité aussi aisément que l'affirmait Hartop. Rasleigh se révéla malfaiteur adroit et plein de ressources, et le succès qu'il obtint en passant les pièces fausses le rendit insensible à l'aiguillon qui l'avait jusque-là excité au travail. Il perdit ses habitudes de ponctualité et d'activité et devint d'une négligence et d'une insouciance intolérables. Les remontrances et les conseils de son patron restèrent sans effet et, au bout de quelques mois, le notaire exaspéré le renvoya. Le succès de son nouveau et malhonnête procédé pour subvenir à ses besoins fit que Rasleigh considéra ce malheur apparent comme un soulagement, mais il eut pourtant l'intelligence de se rendre compte que pour détourner les soupçons il fallait simuler une occupation régulière. Il avait acquis un talent de calligraphie de premier ordre en copiant, aussi vite que bien, des actes légaux, et il résolut de s'établir écrivain public. Dès lors il eut pour habitude de travailler

chez lui, à son compte, deux ou trois heures par jour, et de passer le reste de son temps partout où, soit à Londres, soit aux environs, il avait chance d'écouler ses pièces.

Il eut quelque temps le même succès et jouit de la même impunité, et quand il s'aventura plus loin aux foires et aux courses dans la campagne, il réussit encore mieux. L'expérience lui enseigna que les paysans étaient des victimes faciles et il résolut de renoncer à la précieuse règle de n'avoir jamais sur soi plus d'une livre fausse. Il se rendit à la foire annuelle de Maidstone, dut se laisser fouiller quand un habitant du pays poussa des cris en recevant de lui une pièce fausse, et quand on en eut trouvé sur lui une seconde, il fut arrêté et déferé à la justice sous l'accusation de faire de la fausse monnaie. Aux prochaines assises, reconnu coupable, il fut condamné à douze mois de prison avec travail forcé.

Vers 1820 le régime des prisons était sévère jusqu'à la cruauté, mais les prisonniers avaient pourtant la liberté de causer entre eux. Rasleigh fut occupé à faire de l'étaupe et à broyer du chanvre en compagnie d'autres condamnés dont beaucoup étaient des criminels endurcis. Dans leur vanité perverse ces chevaux de retour se vantaient de leurs anciens exploits et expliquaient en détail leurs plans pour des coups à faire quand ils seraient rendus à la liberté. Rasleigh devint bien vite un humble et ardent disciple, apprenant avec zèle tout ce qu'il pouvait de l'art et du métier du crime. Son temps fini, il sortit de prison passé maître dans cette louche profession, ayant hâte de mettre en pratique les connaissances théoriques qu'il venait d'acquérir.

* * *

Il avait longuement mûri dans son esprit son plan d'action immédiat. Un vieux cambrioleur lui avait parlé d'une boutique de bijoutier dans la ville de Winchester que l'on pourrait dévaliser aisément et avec profit, et ils étaient convenus de faire le coup ensemble aussitôt que son informateur serait relâché. Mais confiant dans son habileté, Rasleigh résolut de faire l'affaire pour son compte, sans attendre son associé, et sitôt libre il gagna immédiatement Londres où il convertit en argent comptant tout ce qu'il pouvait y avoir laissé de valeurs. Allant ensuite à une adresse que lui avait donnée un camarade de prison, il s'y procura un équipement complet en outils de cambrioleur, qu'il mit dans un sac avec des vêtements de rechange, après quoi il prit sans retard la diligence pour Winchester. Là, il descendit dans une petite auberge, à la lisière de la ville, et, après avoir déjeuné, il se dirigea vers la boutique qu'il se proposait de piller. Il reconnut que les renseignements et détails fournis par son informateur étaient exacts, entra dans le magasin pour y acheter une breloque, et entra à son auberge muni de tout ce qui lui était nécessaire pour l'exécution de son plan. Il soupa de bonne heure, régla sa note et monta se coucher après avoir recommandé au patron de le faire réveiller à 2 heures du matin, heure à laquelle une diligence devait partir pour Portsmouth.

C'est par une nuit de novembre, complètement noire, et sous de la neige fondue, qu'il se mit en route à travers les vieilles rues vides pour recommencer sa carrière criminelle, une de ces nuits où pas une personne sensée ne se hasarde dehors à moins d'y être forcée, et Rasleigh arriva à la boutique sans avoir rencontré âme qui vive. Il se mit vivement au travail et avec le ciseau, le vilebrequin et la scie enleva un panneau des volets protecteurs. Couper la vitre et enlever le grillage ne présentait aucune difficulté et il allait se charger de butin pris dans la montre quand la voix rauque d'un gardien de nuit l'arrêta. Il coupa bien vite un morceau de papier brun sur l'ouverture pratiquée dans le volet et courut se cacher sous une vieille voûte à quelques portes du bijoutier. L'inclémence de la nuit lui fut favorable : le gardien fit son service consciencieusement mais en toute hâte, et ne remarqua rien en se déjuchant de regagner la chaleur confortable de son poste de veille. Dès que le bruit de ses pas s'affaiblit dans le lointain, Rasleigh retourna à la boutique, remplit son sac, ses poches et son chapeau d'or, d'argent et de pierres précieuses, puis remit son écran de papier afin de reculer autant que possible la découverte de son méfait. Ravi de son succès il gagna avec précaution le bois qu'il avait choisi la veille comme cachette et y enterra soigneusement son butin. Ensuite il partit pour avoir mis au lever du jour la plus grande distance possible entre lui et Winchester, et quand le soleil fut levé il avait réussi à faire vingt-quatre milles. Il déjeuna dans une auberge au bord de la route, après quoi il sauta dans une dili-

gence qui passait en direction de Farnham et résolut de rester un jour ou deux dans cette ville.

Il y prit une chambre dans un petit hôtel et passa les heures de jour à dormir pour se reposer des fatigues de la nuit. Vers le soir il se leva et descendit au bar où il eut des nouvelles de son récent méfait. Un homme, fraîchement arrivé à Winchester, racontait à l'assistance des détails sur un vol très hardi qui venait d'être commis la nuit précédente dans cette ville. Rashleigh se fit servir à boire et écouta, sans laisser paraître l'intérêt qu'avait pour lui l'événement. Le voyageur racontait que des bijoux, pour une valeur de quinze cents livres, avaient été dérobés dans un magasin de Winchester, et que toute la ville surexcitée se livrait aux conjectures. L'opinion du pays était que le vol avait été commis par une bande de voleurs expérimentés. Les magistrats avaient déjà interrogé tous les individus suspects et de mauvaises meeurs dans la lie de la population et passé leur journée à faire des arrestations, des recherches et des enquêtes comme il n'y en avait pas eu pour troubler le Hampshire depuis, comme s'exprimait le narrateur, « que William Rufus, le roi, fut trouvé mort, tué par une flèche ». Finalement les magistrats déconcertés, aussi désireux d'agir que de parler, avait arrêté deux inoffensifs marins qui s'en allaient à Portsmouth en mendiant, et les avaient mis au cachot pour six mois, parce que, comme renseignements sur eux-mêmes, ils ne pouvaient fournir que la pure vérité.

Rashleigh entendit ce récit avec soulagement et avec un amusement ironique : aucun soupçon contre lui jusqu'à présent, c'était clair et rassurant. Pourtant il était trop tôt pour essayer de reprendre son magot dans sa cachette de la forêt, mais l'idée d'aller jusqu'à Londres ne lui plaisait guère. Il décida donc d'aller voir des parents qui habitaient Southampton, comme s'il était toujours clerc d'un homme de loi et avait quelques jours de congé, puis rentra à Portsmouth.

Il y avait maintenant trois semaines qu'il avait dévalisé la bijouterie de Winchester et il pensait pouvoir sans imprudence retourner dans cette ville et « faire pousser sa plante ». Il acheta une malle et se rendit en voiture sur le théâtre de son premier crime important. Il déterra son butin et l'emporta le soir à son auberge sans encombre. Le lendemain matin il arrivait à Londres avec sa malle pleine et se mettait à la recherche d'un receleur que lui avait recommandé un des vieux déchéts de la société qu'il avait rencontrés en prison.

Il se présenta dans une sordide boutique pour matelots, s'attendant à trouver en ce M. Jacobs le type traditionnel du vieux brocanteur juif. Au lieu de cela, un homme jeune, bien mis et ayant toutes les apparences d'une parfaite honorabilité, parut dans la boutique à son appel, et dès que Rashleigh eut prononcé le mot de passe appris en prison, il lui fixa un rendez-vous pour aller chez lui le lendemain matin traiter l'affaire.

Rashleigh prépara une liste des articles qu'il avait à vendre, et tint quelques échantillons tout prêts pour les montrer à Jacob dès qu'il arriva. Le receleur avait bonne réputation parmi les voleurs ses clients, mais Rashleigh ne voulait pas courir de risques, lui laissa ignorer que les marchandises étaient dans la maison. Jacobs parcourut la liste avec soin, examina les spécimens en homme du métier, puis se tournant vers Rashleigh :

— Eh bien, que demandez-vous du lot ?
— Mille livres en chiffre rond... Et il sourit au geste typique de consternation avec lequel le juif accueillait cette déclaration.
— Mille livres ! Mein Gott, êtes-vous fou ? Et d'où croyez-vous que pourrait venir tout cet argent ?

— Voyons, monsieur Jacobs, vous savez bien que vous trouverez vingt fois cette somme si les objets étaient là. C'est une occasion que je vous propose.

— Je vais vous dire ce qui en est, alors. L'argent est si rare en ce moment, et en outre, si j'en emprunte pour payer tous ces rossignols, quand diable croyez-vous que je rentrerai dans mes fonds ? Dites-le-moi.

— Eh bien, si l'argent est tellement rare, monsieur Jacobs, vous pouvez m'acheter que la moitié de ce qui est sur ma liste. Nous pouvons diviser le tout en deux lots et tirer au sort le premier choix.

Jacobs sauta sur cette proposition et offrit trois cents livres de la moitié, à quoi Rashleigh riposta en en demandant trois cent cinquante.

— Non, répliqua finalement Jacobs. Faut-il que je m'en aille ?
— Si vous refusez de me donner ce que je veux, autant vous retirer.

Le Juif alla à la porte qu'il entr'ouvrit, puis soudain il revint murmurer à l'oreille de son client :

— Je vous donnerai six cent quarante livres du tout. Rashleigh secoua la tête et le Juif sortit vivement de la chambre et descendit l'escalier.

Quelques minutes après il revenait, comme Rashleigh y avait compté, et concluait le marché moyennant six cent cinquante livres qu'il paya comptant en bons billets sur la Banque d'Angleterre puis il emporta la malle et les bijoux qu'elle contenait.

Heureux dans la conviction d'avoir achevé par un succès son premier grand exploit dans la nouvelle carrière qu'on lui avait enseignée en prison, Rashleigh se mit en devoir de jouir de la vie de plaisir sans bornes à laquelle il avait sacrifié son honneur et son honnêteté. Théâtres, triptots et femmes eurent bientôt englouti l'argent qu'il avait arraché à si grand-peine au Juif Jacobs, et quelques mois ne s'étaient pas écoulés qu'il se retrouvait sans le sou. Comme il se mettait en quête d'une occasion pour remplir de nouveau son escarcelle, il rencontra par hasard une fille qui avait été au service de son ancien patron. A cette époque, il avait eu une liaison avec elle sous leur toit commun, et il la trouva disposée à renouer. Elle était alors, lui dit-elle, chez un homme âgé et très riche dans Welbeck street. Rashleigh vit là une chance, et cultiva avec ardeur le penchant de cette femme pour lui, de sorte qu'il fut bientôt introduit dans la maison de son maître, où, tout en filant le parfait amour, il se renseigna sur tous les détails qu'il avait besoin de connaître. Son intention était de pénétrer dans l'hôtel par effraction et de voler l'argenterie de grande valeur, serrée, comme il lui apprit sa bien-aimée, dans l'office. Il eut bientôt tout ce qu'il lui fallait pour exécuter son plan, sauf un complice, qui lui était indispensable. Il semblait presque que le destin s'empressât de lui fournir toute l'aide dont il avait besoin pour son entreprise, car il rencontra presque sur-le-champ un de ses anciens camarades de prison, qui libéré depuis peu était sans ressources. Il était prêt à tout ce qui lui procurerait un peu d'argent, et acquiesça avec bonheur à la proposition de Rashleigh. Il entreprit également de trouver pour cette nuit-là un cocher de louage en qui on put avoir confiance pour faire ce qu'on lui dirait et garder le silence.

Son plan étant enfin complet, il résolut d'agir sur-le-champ. A minuit ils se rendirent à la maison, avec tous les instruments nécessaires à l'effraction, et Rashleigh pénétra dans l'intérieur par le trou circulaire à charbon creusé dans le dallage : c'est ce seul détail qui avait exigé un associé. L'autre referma le trou à charbon et s'éloigna : il était convenu qu'il reviendrait au bout d'une demi-heure. La moitié de ce temps suffit à Rashleigh pour enlever de l'office toute la vaisselle d'argent et s'enfermer avec son butin dans la cave. Il n'y eut aucune microche : il passa l'argenterie à son complice par le trou, ressortit, remit la plaque, et le couple se fit conduire à une chambre meublée de Paddington qu'il avait louée la veille.

Le lendemain un receleur fameux lui donna deux cent livres qu'il partageait avec son copain.

* * *

Ce fut seulement quelques semaines après le cambriolage de Welbeck street que la vive imagination de Rashleigh lui fit entreprendre le crime qui mit son endurance à l'épreuve jusqu'à l'extrême limite et lui procura des ressources qui auraient pu le dispenser de poursuivre la carrière dans laquelle l'avait entraîné sa faiblesse de caractère. En descendant Lombard street un jeudi, il remarqua par hasard que le grand égout collecteur était éventré pour une réparation et qu'une banque importante était située à quelques mètres de l'ouverture. Il décida sur-le-champ de dévaliser les caveaux qui devaient se trouver suivant l'usage dans le sous-sol et par suite être accessibles par l'égout. Il entra dans les bureaux sous prétexte de se renseigner sur la faillite d'une banque de province et dut attendre quelques minutes, vu l'affluence des clients. Il en profita pour graver dans sa mémoire tout ce qu'il put sur la disposition des lieux. L'étroitesse de la façade le confirma dans l'idée qu'il n'y avait pas de place au rez-de-chaussée pour une salle à coffres-forts, qui par conséquent devait être en dessous.

Il décida de faire son coup le samedi et prépara tout pendant les deux jours suivants. Expliquant à ses logeurs qu'il allait à la campagne jusqu'au lundi, il partit vers 8 heures du soir emportant dans un sac de voyage tous les instruments dont il aurait besoin et une provision suffisante de nourriture et d'alcool. Il dissimula

ce sac sous une longue pèlerine. Arrivé dans la Cité il resta dans un café jusqu'à 11 heures, puis se dirigea par un chemin détourné vers Lombard street qu'il atteignit à minuit environ. Il s'était mis à pleuvoir très fort, en sorte qu'il ne rencontra personne, pas même un agent de police, en approchant de l'ouverture de l'égout. Il y pénétra et parvint au fond sans difficulté. Il chemina à tâtons et avec précaution dans l'égout principal, remarquant à mesure les conduits transversaux, jusqu'à ce qu'il arrivât à celui qui, d'après ses calculs, devait être sous la banque. S'éclairant au moyen d'un rat de cave, il rampa dans ce tuyau, frappant sur les parois jusqu'au moment où un son creusé lui fit supposer qu'il avait franchi l'un des murs qui entouraient le sous-sol de la banque.

Il entreprit alors d'enlever des briques, nu jusqu'à la taille, car l'étroitesse du conduit s'ajoutant à l'effort d'un travail exécuté dans une position si gênante le faisait transpirer abondamment. Il peinait avec acharnement, infatigablement, soulevant les briques l'une après l'autre, perdant la notion du temps. Ce n'était pas pour rien que cette section de l'égout était en réparation, et deux incidents l'avertirent à temps du danger de son entreprise. D'abord un grand fracas le fit tressauter et il fut à moitié étouffé par de la poussière et des débris de mortier. Quand cela se fut dissipé, il vit à la lumière de son rat de cave que sur plusieurs mètres le conduit s'était écroulé et que les décombres lui barraient complètement la retraite. Il se remit au travail, sans s'en alarmer, comptant bien qu'il pourrait sortir d'un autre côté une fois dans les caveaux. Cet incident l'avait pourtant rendu prudent et il prit plus de précautions, surveillant de l'œil le mur auquel il s'était attaqué. Grâce à cela il remarqua à temps qu'au-dessus de la brèche qu'il pratiquait le mur avait commencé à craquer et que, s'il ne prenait pas des mesures immédiates, il allait s'écrouler et l'écraser. Il s'éloigna bien vite en rampant jusqu'à un endroit plus sûr et, à peine y était-il en sécurité, que le mur fendu s'effondrait entraînant avec lui un gros fragment du tuyau qui frappa Rashleigh sur la tête et le laissa sans connaissance.

Quand il revint à lui, il s'aperçut avec consternation qu'il était étendu dans une couche d'eau assez profonde. Il retrouva en tâtonnant sa bouteille de phosphore et ses mèches, qui par chance n'avaient pas été ensevelies, en alluma une et fouilla sous les briques cassées jusqu'à ce qu'il eût retrouvé son sac, d'où il tira son flacon d'alcool intact. Une bonne gorgée de sa liqueur lui rendit assez de force pour inspecter les ruines de ses longues heures de travail. Il fut encouragé en constatant que le mur en s'ébouillant avait laissé une ouverture à travers laquelle il distinguait une sorte de cave. Il élargit cette brèche avec soin, rassembla ses outils dans son sac et entra. Un bref examen suffit à le désespérer. Caisses d'emballage, vieux paniers, bouteilles cassées et tas de paille c'est tout ce qu'il trouva, plus une forte odeur de drogues. Il se rendit aussitôt compte, avec un sentin en de vide au creux de l'estomac, qu'il était dans la maison voisine de la banque, occupée, il s'en souvenait, par une droguerie en gros.

Il s'assit, épuisé et découragé par l'échec de tous ses efforts et des dangers courus, et but encore un bon coup de sa fiole. L'alcool lui redonna du cœur et il résolut d'essayer l'autre côté de la conduite tant qu'il pourrait rester sans danger dans l'égout : il n'était que 6 heures du matin, et, comme c'était dimanche, il avait toute la journée pour travailler sans être dérangé.

Cette fois il y mit plus de circonspection, et après deux heures environ, s'il avait les mains couvertes d'ampoules et terriblement écorchées, il avait réussi à pratiquer une ouverture suffisante pour passer en rampant. Un simple coup d'œil à la lueur de son rat de cave le convainquit qu'il ne s'était pas trompé cette fois. Ses recherches lui montrèrent plusieurs boîtes pleines de monnaie d'argent ou de cuivre, plusieurs autres plus petites où il ne trouva que des billets de banque en blanc. Puis il découvrit une caisse de timbres de quittance, et il commençait à se dire que cette nuit de labeur épuisant ne donnerait aucun résultat quand il tomba par hasard sur un solide coffre de forme ancienne. Il était fortement cerclé et cadencé et résista à toutes les tentatives qu'il fit pour en soulever le couvercle. Suant et haletant de ses efforts, il s'assit sur le coffre, son cerveau travaillant désespérément, et furieux de se voir frustré quand il avait des trésors sous la main. Tout à coup il bondit et retourna le coffre sens dessus dessous. Il se rappelait avoir entendu dire à un voleur expérimenté dans la prison qu'on pouvait souvent ouvrir un coffre de ce genre par le fond, quand par chance l'humidité en avait pourri le bois. Un examen attentif lui prouva que le fond du coffre était en effet presque verrouillé, et quelques minutes lui suffirent pour l'enfoncer. Ce

qu'il y trouva lui fit oublier peines, sueurs et dangers : des sacs de pièces d'or, une caisse de billets de la Banque d'Angleterre qu'il n'avait qu'à prendre!

Il vida son sac de voyage, le bourra de toutes les pièces qu'il pouvait contenir, en y ajoutant tous les billets sur lesquels il put mettre la main, et cela jusqu'à ce qu'il jugeât qu'il avait à peu près dix mille livres. Alors il cacha tous ses outils et retourna dans la maison voisine où, dans le coin le plus écarté possible, il se prépara un lit de paille et, après un bon repas fait avec les vivres qu'il avait apportés, il s'endormit.

Il se réveilla vers 6 heures du soir et décida d'explorer toutes les caves du droguiste pour voir s'il n'y avait pas d'autre chemin de sortie que l'égout obstrué. L'idée d'avoir à remuer ce tas de briques et de décombres lui était intolérable, si reposé qu'il fût. Après avoir examiné pouce par pouce tout le sol de la cave, il finit par découvrir dans un coin une grille qui, soulevée, donnait accès dans l'égout principal. Retournant alors à sa paillasse, il y attendit avec impatience que sonnât minuit. Son désir d'être sorti de là ne lui faisait pas oublier la prudence, et il était certain qu'un dimanche soir, à cette heure-là, la Cité serait déserte. Enfin minuit vint, il passa par la grille avec son sac de butin et se glissa en silence vers l'ouverture de l'égout. Prêtant attentivement l'oreille, il attendit qu'aucun bruit de pas ou de quoi que ce fût ne se fit entendre dans la Cité endormie, et alors il grimpa dans la rue.

La nuit était aussi noire qu'à Winchester, et la pluie tombait encore violemment, mais la joie de Rashleigh en constatant ces conditions favorables fut de courte durée. Comme il se dirigeait vers le trottoir, un agent sortit brusquement d'un porche et se dressa devant lui : Rashleigh, quoique saisi, ne perdit pas la tête.

— Bonsoir, monsieur l'agent, dit-il de son ton le plus aimable.

— Bonsoir, monsieur, riposta le policier avec une nuance de surprise dans la voix. Croiriez-vous que j'ai cru vous voir sortir de ce grand trou?

Rashleigh éclata de rire avec l'autre à cette idée absurde et, après un profond soupir de soulagement d'avoir encore évité ce fâcheux contretemps, il poursuivit sa route.

Il ne fallait pas songer à trouver une voiture à cette heure-là, aussi descendit-il vers la rivière où il connaissait une maison qui restait ouverte toute la nuit pour les passagers qui arrivaient par des paquebots attardés! Il y loua une chambre, et, trop excité pour dormir, il y passa son temps tantôt à faire des rêves d'avenir, tantôt à lire un livre qu'il avait trouvé sur la table.

Le matin il prit un bateau pour Lambeth où il déjeuna, puis immédiatement après se fit conduire chez lui en voiture. Il cacha tout son or et ses billets sauf une centaine de livres, puis partit pour la Cité. Là, en questionnant et en écoutant adroitement, il apprit que la police était déconcertée par son cambriolage et avait le matin arrêté tous les ouvriers travaillant à l'égout, afin de les soumettre à un interrogatoire très serré. Comme un certain nombre d'entre eux n'étaient pas revenus au chantier, les autorités étaient fondées à soupçonner que leur bande était pour quelque chose dans ce vol. Des affiches promettant une récompense de cinq cents livres pour la découverte des coupables étaient déjà collées sur les murs du Guildhall. Rashleigh passa cette nuit-là au *Cygne à deux cous* et le lendemain matin continua à s'informer. Se donnant pour un visiteur venu de Bristol il causa avec un fonctionnaire du Guildhall et apprit de lui que l'agent qui l'avait abordé le dimanche soir dans Lombard street s'était présenté et avait raconté son histoire. Bien que les magistrats ne pussent rien faire de ce renseignement, Rashleigh s' alarma et, se contentant de ce qu'il avait appris, prit aussitôt la diligence pour gagner sa retraite favorite, Farnham dans le Surrey. Il décida d'y rester jusqu'au jour où il pourrait sans danger retourner à son logis, prendre son butin, et partir pour l'étranger. Il avait appris qu'on surveillait étroitement tous les ports et par suite ne voulait pas fuir précipitamment.

Une quinzaine de jours plus tard, en déjeunant à son auberge, il lut dans un journal une nouvelle qui lui fit interrompre son repas et prendre immédiatement la voiture pour Londres : Essex street où il logeait, dans le Skand, avait été brûlée; d'un côté de la rue il ne restait debout que les murs. Malade de crainte il débarquait dans la soirée à la *Croix d'Or*, dans Charing Cross. Il monta le Strand en courant jusqu'à Essex street et un coup d'œil lui révéla qu'il avait tout perdu. De la maison qu'il avait habitée il ne restait que la squelette, ce n'était plus qu'une ruine noireâtre et une équipe d'ouvriers en démolissait d'urgence les murs qui menaçaient de s'écrouler.

Fou de rage, Ralph Rashleigh alla dans une taverne voisine où il but jusqu'à tout oublier.

* * *

Le résultat du coup que lui porta cette lourde perte, s'ajoutant à la tension nerveuse causée par ses excès, fut pour Rashleigh une grave fièvre cérébrale. Le propriétaire de l'auberge le trouvant sérieusement atteint, le coucha dans une de ses chambres, après s'être emparé de sa bourse et avoir décidé de proportionner les dépenses à son contenu.

Ce ne fut qu'au bout de quatre semaines de maladie que Rashleigh reprit pleine conscience et il fallut encore plusieurs jours avant qu'il ne fût assez fort pour prendre l'air. Quand il demanda son argent au patron, celui-ci lui présenta une note, qui, avec les frais de médecin et de médicaments, se montait à plus de quatre-vingt-huit livres, et dont il réclamait le paiement immédiat. Comme il avait l'argent entre les mains, Rashleigh n'avait qu'à s'exécuter, si exagéré que fût le compte : mais il ne lui resta qu'une somme de dix shillings huit pence et le costume qu'il avait sur lui.

Affaibli, la santé ruinée, en proie aux remords et au désespoir, il résolut de renoncer à la carrière de malfaiteur et de reprendre son métier de copiste. Il quitta son auberge pour un petit appartement meublé près du Temple et alla bientôt voir un de ses anciens employeurs pour lui demander du travail. L'homme de loi lui fit bon accueil, promit de lui donner de l'ouvrage le lendemain, et Rashleigh reprit le chemin de son logis l'esprit plus tranquille qu'il ne l'avait eu depuis le jour où il avait commencé à écouler de la fausse monnaie.

Mais en route survint un incident qui se joua de ses bonnes résolutions et le voua à un terrible avenir. Un homme qui passait, emmené au poste par un agent de police, hélas Rashleigh qui, en se retournant, reconnut son complice dans le vol de la maison de Welbeck street. Soupçonnant Rashleigh d'être un copain de son prisonnier, le policier fit le mot à un de ses collègues et moins d'un quart d'heure après Rashleigh était arrêté et logé au poste, sans savoir de quoi on l'accusait. Après une nuit d'angoisse passée dans un cachot, il fut amené le lendemain devant un juge de Bow street pour entendre le policier accuser Thomas Jeukins, — dit Thomas Jones, dit Thomas Smith et bien d'autres noms encore — d'être impliqué dans un audacieux cambriolage accompli dans une maison d'Adelphi. Les affirmations de la police contre lui étaient prouvées de façon irréfutable. Il paraissait néanmoins que Jeukins, le soir du vol, avait été vu en compagnie d'un complice qui, la police était prête à le jurer, ressemblait singulièrement à Rashleigh. Quand Jeukins eut été renvoyé devant les assises de Old Bailey, Rashleigh comparut à son tour, mais le seul témoignage qu'on put trouver contre lui était négatif. Il déclara avec une extrême chaleur qu'il n'était pas un voleur, mais un copiste de pièces légales. On décida de remettre son affaire à huitaine afin de pouvoir faire une enquête.

Quand il comparut de nouveau devant le juge, son complice Jeukins avait « mangé le morceau » et raconté tout au long l'affaire de Welbeck street en y impliquant le cocher qui les avait aidés à emporter leur butin ainsi que le receleur qui le leur avait acheté. Tous les moyens de défense de Rashleigh étaient anéantis par le fait qu'il ne pouvait expliquer de quoi il avait vécu depuis dix-huit mois. La police, dans ses recherches, avait découvert que sa prétention d'être copiste ne reposait que sur sa visite à l'homme de loi cité le jour de son arrestation, et on mit en avant sa condamnation comme faux monnayeur. Rashleigh fut en conséquence envoyé à Newgate pour répondre aux prochaines assises à une accusation de cambriolage, considéré alors comme crime capital.

Solidement entravé par une chaîne et menottes aux mains, Rashleigh fut poussé dans la voiture cellulaire avec deux prostituées prévenues de vol à la tire, une fille arrivant de la campagne qui avait dérobé quelques objets à sa maîtresse, un apprenti accusé d'avoir puisé dans la caisse de son patron, un vieux mendiant qui avait à répondre d'une bataille dans la rue, et finalement un Irlandais à l'air brutal qui avait frappé sa femme si violemment que la vie de la malheureuse était en danger. Sur la route de la prison la voiture était remplie des gémissements de la paysanne, des propos obscènes des deux filles et des furieux jurons de l'Irlandais, en sorte que Rashleigh éprouva un soulagement quand la voiture s'arrêta devant la grille de la prison; les occupants en descendirent à la lueur des torches, puis franchirent les portes de la geôle sous les insultes et les railleries mordantes de la populace qui se rassemblait à la nuit pour voir arriver les prisonniers.

Un désespoir glacial l'envahit quand il entendit le grincement des gonds et le bruit des énormes verrous fermant la porte qui, à ce qu'il lui semblait, le séparait à jamais du monde de la liberté. Tous les prisonniers étaient soumis à une visite rigoureuse, mais on leur rendait sur-le-champ tout leur argent et leurs bibelots inoffensifs. Une gardienne emmena les femmes d'un côté et un geôlier enjoignit à Rashleigh et aux autres hommes de le suivre le long d'un corridor sombre dont les murs étaient garnis de fers et de menottes entre lesquels étaient accrochées des armes à feu de toutes tailles et de toutes les époques. Leur vue augmenta la terreur de Rashleigh, mais ce furent les instruments de punition et de torture qui produisirent sur son imagination l'effet le plus terrifiant. Ce couloir aboutissait à une petite pièce où un greffier prenait le signalement exact de chacun des malfaiteurs, après quoi on les mena à travers une petite cour devant une porte grillée. Au bout d'un moment celle-ci s'ouvrit, on les fit pénétrer dans cet aile des bâtiments, monter trois étages d'un escalier en pierre et entrer dans une vaste salle mal éclairée dont les fenêtres sans vitres étaient garnies de solides barreaux de fer. En dehors d'une table et de deux ou trois bancs de bois, il n'y avait aucun meuble, mais quantité de prisonniers étaient assis ou étendus par terre. Le geôlier remit sa fournée de prisonniers au surveillant qui leur donna à chacun un croûton de pain noir, un bout de natte et une grossière couverture de cheval.

Au moment même où la porte se refermait sur le geôlier, on jeta par derrière une couverture sur la tête de Rashleigh et on le renversa par terre : tous les nouveaux venus subirent d'ailleurs le même traitement et furent dépouillés de leurs vêtements par leur compagnons de captivité. Rashleigh était trop déprimé pour résister, et quand les prisonniers se furent bien amusés de lui en riant, il ramassa sa natte et sa couverture, les étendit sur le plancher et se coucha tout nu pour dormir. Mais les attaques de la vermine, dont la salle était infestée, combinées avec les conversations bruyantes et autres désagréments innombrables de ces rebuts de l'humanité qui formaient maintenant sa société, sans parler du froid intense et des soucis moraux, rendaient tout sommeil impossible. Il passa la nuit à se tourner et à s'agiter, à méditer avec remords sur le passé et à prendre de belles résolutions pour l'avenir. Se levant avant que la plupart de ses co-détenus ne bougeassent, il examina la pile de vêtements entassés au milieu de la salle, y trouva les siens, s'habilla très vite et alla se chauffer devant le feu, car il était gelé. A 8 heures on apporta plusieurs baquets de graue clair qui constituaient le premier déjeuner, mais malgré la pauvre qualité de cette nourriture, Rashleigh en mangea de bon appétit avec le pain noir qu'il avait reçu la veille. Après ce repas les prisonniers allèrent assister à la prière dans la chapelle, puis ceux qui en avaient envie allèrent se laver à la pompe. Après qu'il l'ordre du jour semblait être simplement de rester dans la cour à bavarder et à attendre les messages ou paquets que pouvaient apporter des amis.

Rashleigh se tenait dans le groupe mélancolique de ceux qui n'espéraient ni l'un ni l'autre et qui devaient se contenter de regarder avec envie les camarades plus fortunés. Son intérêt fut soudain éveillé par la vue d'un homme qui, à l'appel du nom de William Tyrrell, s'avança et s'en alla au parloir où l'on recevait les visites. Quelque chose en cet homme disait à Rashleigh qu'il l'avait déjà vu et en interrogeant un autre prisonnier, il apprit que Tyrrell était un escroc qui faisait trois mois de prison. Rashleigh alla donc parler à Tyrrell qui le reconnut presque aussitôt et qui, apprenant qu'il était sans le sou, sans amis ni recommandations, se montra aussitôt disposé à l'aider. Il avait, expliqua-t-il, en graissant adroitement la patte à certains gardiens, obtenu une place dans une des meilleures chambrées de toute la prison, où il avait toute facilité de se donner du bon temps; d'ailleurs il avait toujours l'argent qu'il lui fallait. Il promit de s'arranger pour que Rashleigh fût transféré dans ce paradis et offrit en tout cas de lui faire partager son ordinaire jusqu'aux assises.

Le gardien-chef vint bientôt à la porte de la cour pour surveiller la distribution de la viande et de la soupe aux prisonniers, et Tyrrell en profita pour lui demander d'autoriser Rashleigh à être transféré dans ce qu'on appelait le « Quartier des contrebandiers ». La force de sa requête fut appuyée d'une jolie gratification qu'il glissa subrepticement dans la main du geôlier, et Rashleigh reçut aussitôt la permission de changer de local. Il vit, à l'usage, que Tyrrell n'avait pas exagéré le confort de sa fameuse chambrée. Les lits avaient tous l'air propre et nombre d'entre eux étaient séparés des autres par des rideaux, en sorte que la vaste salle était

divisée en petits logements particuliers que le surveillant louait à la semaine à ceux qui en avaient le moyen. Il y avait des tables et des chaises convenables ainsi que d'autres meubles et Rashleigh déclara qu'en somme il y avait des endroits pires pour le confort que la prison de Sa Majesté.

Tyrrell partagea avec lui sa chambre à deux lits, entourée comme les autres de rideaux. Elle contenait une table à tiroir, et plusieurs planches toutes chargées de marchandises qui lui donnaient l'aspect d'une boutique de revendeur. Un coin de la pièce servait en effets à cet usage et Rashleigh s'en aperçut quand, quelques minutes après leur arrivée, des prisonniers vinrent acheter du thé, du sucre, du café, du lait, des œufs, du lard, du beurre et autres comestibles, et qu'ils furent tous deux occupés pendant plus d'une heure à servir les clients. Son bienfaiteur alors commanda un repas, et remarquant la surprise de son invité, lui expliqua que le « Quartier des contrebandiers » avait ses heures et son régime à lui, indépendants des habitudes de la prison. Ils étaient tenus, il est vrai, d'assister tous à la prière dans la chapelle pendant une demie-heure chaque matin avec le gros des prisonniers, mais ils retournaient se mettre douillettement au lit jusqu'à ce que la chambre eût été nettoyée à fond, leurs chaussures et vêtements brossés et leur petit déjeuner préparé par leurs domestiques. Car dans ce quartier du « bon ton » quiconque pouvait s'offrir ce luxe avait son serviteur, et d'autres moins fortunés réunissaient leurs ressources pour s'en payer un à plusieurs. Ces domestiques, Rashleigh l'eût bientôt découvert, étaient les « Jeannots-novices », les paysans simples d'esprit ou les jeunes apprentis, qui, n'étant pas encore assez malins pour subvenir à leur besoins, étaient bien aises de gagner un peu d'argent de poche et un supplément de nourriture en servant les prisonniers plus favorisés.

* * *

(Condanné à être pendu par le cou jusqu'à ce que mort s'ensuive », Ralph Rashleigh vit sa peine commuée en déportation à perpétuité dans un pays lointain ». On l'envoya comme forçat en Australie. Il y vécut d'in vraisemblables aventures et mourut assassiné par des maraudeurs. Condanné là-bas une nouvelle fois à être pendu comme membre d'une troupe de brigands, il s'en tira avec trois années de travaux forcés au pénitencier de Newcastle sur l'intervention de colons auxquels il avait sauvé la vie. Voici le récit de son séjour à Newcastle.)

En Australie...

Ce ne fut qu'après une seconde session que Ralph Rashleigh fut trouvé en état d'être envoyé à Newcastle. Le jour venu, avec cent trente autres malheureux, il fut chargé de fers pesants et rivé à une longue chaîne, puis conduit sous une forte escorte au quai d'embarquement où un petit caboteur colonial appelé l'*Alligator* était amarré.

Les prisonniers furent embarqués et dépouillés de leurs vêtements avant d'être envoyés dans la cale, dont le plancher était recouvert, comme lest, d'une couche de galets. A mesure que chaque homme arrivait en bas, il était attaché par ses fers à une chaîne solidement fixée aux poutres. Il leur était impossible de marcher ou même de se tenir debout, la cale n'ayant pas plus de trois pieds et demi de haut, et elle était si petite que, quand tous les condamnés y eurent été entassés, ils étaient tellement serrés qu'ils ne pouvaient que se tenir étendus sur le côté, corps contre corps. La chaleur y était intense et la vapeur qui s'exhalait de tous ces malheureux en transpiration montait en nuage à travers l'écouille, comme si la cale eût été en feu.

Rashleigh qui avait lu des récits sur la traite des esclaves savait maintenant qu'on n'en avait pas exagéré les horreurs. Sa seule consolation était de penser que le voyage n'étant que d'une centaine de milles, sa torture ne durerait pas longtemps.

La traversée de l'*Alligator* fut de quarante-huit heures par gros temps, si bien que les malheureux dans la cale furent presque constamment dans l'eau qui embarquait. Pour toute ration ils eurent un demi-biscuit moisi par tête et de l'eau, et restèrent rivés à leur chaîne, sans répit d'aucune sorte, gisant dans leurs excréments, dans un état qu'on aurait jugé malsain pour du bétail.

Les prisonniers furent enfin débarqués, infects et puants, à Newcastle où ils furent heureux de faire dans la mer les ablutions obligatoires, après quoi on leur rendit leurs vêtements. Puis ils furent passés en revue par le commandant militaire, un homme d'une sévérité si impitoyable qu'elle lui avait valu le surnom de « Roi de la rivière du charbon ». L'inspection terminée, les hommes furent divisés en équipes et envoyés à différents endroits; Rashleigh fut désigné avec soixante-dix autres pour travailler dans la « vieille mine », ainsi appelée pour la distinguer d'une autre récemment ouverte.

Un surveillant à l'air rébarbatif les reçut à l'entrée de la fosse et appela son scribe pour qu'il prit le signalement de ses nouvelles victimes. Celui-ci, misérable créature à l'air affamé, rempli son office en tremblant de peur sous les menaces de son supérieur, après quoi les hommes furent descendus au fond dans une cage.

Rashleigh ouvrait de grands yeux dans l'obscurité, très surpris par l'étrangeté de la scène. A la base du puits s'ouvraient sept galeries basses vaguement éclairées par de petites lampes, mais à l'extrémité de chacune brillait une leur, et il apercevait dans la pénombre, tels des tableaux de l'enfer, des groupes d'hommes qui travaillaient fiévreusement, et redoublaient d'efforts à la vue du surveillant exécré qui avait amené les nouveaux ouvriers. A peine sorti de la cage, cette brute critiqua la façon dont avait été chargée une berline, frappa les hommes, en les injuriant, d'un énorme gourdin, les renversant, puis les forçant à se remettre au travail sous les coups. Après cela, hors d'haleine, il divisa les nouveaux venus en équipes de seize et donna à chacune une berline. Il les conduisit alors par une galerie à un large espace découvert, où brûlaient de grands feux de charbon à la leur desquels, ajoutée à celle de leurs lampes, des mineurs cassaient des masses de minerai. S'arrêtant devant un énorme tas, le surveillant appela le porion de cette section.

— Prenez-moi en main ces nouveaux copains, ordonna-t-il brièvement, et mettez-les au travail.

Leur besogne consistait à emplir les berlines, à les trainer jusqu'au puits et à les y décharger. Ils s'y mirent sur-le-champ et continuèrent sans arrêt jusqu'à la nuit, sous les coups et les menaces de leur contremaitre; alors chacun reçut une petite ration de maïs bouilli, un morceau de bœuf salé et de l'eau. Ils dormirent nus, n'importe où dans les galeries; la chaleur était si excessive que le moindre vêtement eût ajouté à leurs souffrances. Aucune couchette ne leur était fournie, mais ceux qui n'étaient pas trop épuisés pour en faire l'effort pouvaient amasser assez de poussier pour s'arranger un lit confortable. Les mineurs forçats restaient au fond toute la semaine; le samedi après-midi on les remontait pour qu'ils pussent se laver eux et leurs vêtements dans l'eau de mer. Les vêtements une fois secs, on les conduisait aux baraquements des forçats et on les y enfermait jusqu'au lundi matin.

A son premier bain du samedi, Rashleigh remarqua qu'il n'y avait guère un des anciens dont le dos ou les fesses ne portassent des marques de fouet. Aussi dit-il à l'un des hommes que les punitions semblaient abondantes à Newcastle.

— Ah! ça c'est une chose qui ne manque pas, répondit l'autre en riant, et tu t'en apercevras bientôt, car c'est demain jour de paye.

Rashleigh ne posa pas d'autres questions et bientôt, avec environ cinq cents autres, il fut enfermé dans une grande salle des baraquements où ils passèrent la nuit par terre. Le dimanche, dès l'aube, les cris violents d'un fonctionnaire les réveillèrent, et on les conduisit dans la cour autour d'une série de triangles où l'on attachait les hommes qui devaient être fouettés. Un scribe se tenait assis devant une table et quatre fouetteurs à côté des triangles, chacun ayant une quantité de mèches posées sur un banc. La signification de cette réunion était claire pour Rashleigh et il attendit plein d'appréhension, tandis qu'un cliquetis d'armes et un roulement de tambour annonçait l'approche du commandant. On fit ouvrir les rangs des forçats, et l'officier en grande tenue, escorté par la garde, gagna sa place à la table.

— Ouvrez l'œil, les gars, chuchota un copain à côté de Rashleigh, le singe a mis son uniforme de campagne, alors ça va être un vrai jour de bataille.

Le scribe ouvrit son registre et on appela le surveillant des mineurs. Celui-ci salua gâchement le commandant et tendit sa liste de punitions.

— Charles Chattey, appela un des fouetteurs.

Un petit Londonien aux jambes de basset s'avança.

— Qu'a-t-il fait? interrogea le commandant.
— Il a négligé son travail, Votre Honneur, répondit le surveillant.

— Cent coups.

Le petit « cockney » fut dépouillé de ses vêtements et attaché à l'un des triangles, tandis que trois autres forçats étaient jugés en trois minutes et liés, nus, aux autres triangles. A un signal, le tambour se mit à battre lentement, marquant le rythme pour les coups de fouet qu'appliquaient les plus vigoureux des forçats tombés assez bas pour s'offrir volontairement comme fouetteurs. Méprisés et exécrés par leurs camarades, ces hommes étaient tenus en suspicion par les autorités, qui ordonnaient toujours à un agent de police de se tenir derrière chacun d'eux, avec mission d'intervenir vigoureusement avec un bâton si le fouetteur semblait se relâcher et frapper moins durement le condamné.

Cette orgie de punitions continua pendant des heures jusqu'à ce qu'au moins cinquante hommes eussent été flagellés, aucun de moins de soixante-quinze coups, le commandant prenant un plaisir évident à stimuler les fouetteurs harassés par des menaces de châtimens. Quand, un peu après 9 heures, les forçats furent congédiés, on leur donna comme déjeuner du blé bouilli et une demi-livre de viande préparée tant bien que mal, ce qui représentait la ration complète de chacun pour une journée.

Rashleigh remarqua que dans ces prétendus examens on se dispensait de la formalité du serment et que les pauvres diables accusés d'un crime n'étaient même pas invités à se défendre. Les surveillants formulaient simplement leurs plaintes, que l'on tenait pour prouvées, et la condamnation au fouet suivait automatiquement. On leur refusait à la fois toute justice et toute humanité.

Pendant une semaine encore Rashleigh continua sa tâche fastidieuse, chargeant et charroyant du charbon au fond de la mine, stimulé par les coups et les menaces des surveillants, puis il remonta avec les autres le samedi et vit donner quatre mille coups de fouet le dimanche. La troisième semaine il passa dans un groupe qui avait pour besogne de livrer chaque jour à l'ouverture du puits une quantité fixée de charbon et, s'il en manquait, d'être fouettés jusqu'à ce qu'ils eussent fourni la moyenne demandée. Il passa ainsi neuf mois dans un labeur misérable, recevant en tout six cent cinquante coups de fouet, pour des fautes surtout inventées par le caprice de ses surveillants, jusqu'au jour où, à l'habituelle cérémonie du dimanche, il fut traîné devant le commandant et accusé par le surveillant chef de la mine de paresse incorrigible. Par habitude, et sans pouvoir se défendre, il reçut cent coups et fut envoyé le lendemain travailler, de l'autre côté de la rivière, dans l'équipe des chauffourniers.

Le lendemain donc, en exécution de la sentence, Rashleigh fut mis nu, sauf un lambeau de chemise qu'on l'autorisa à garder pour la décence, et fut chargé d'une seconde paire de fers aux jambes, s'ajoutant à ceux qu'il portait depuis son arrivée à Newcastle. On l'embarqua sur un chaland à chaux, sous la garde d'un agent, et il fut conduit sur la rive nord de la rivière à charbon, région stérile et rébarbative, composée de dunes de sable tachetées çà et là d'une couche d'herbe rare et de buissons rabougris. La situation des chauffourniers était encore plus misérable que celle des mineurs, car sur la rive de ceux-ci la nudité du sol était du moins égayée par un ou deux jardins.

Le camp des chauffourniers se composait de deux rangées de hangars entourés d'une haute palissade faite de bois d'arc (palmier d'Amérique). Ces forçats-là étaient des exilés, des parias parmi les criminels dont ils provenaient, car on n'envoyait là que les débilés, les vicieux, les indomptables. Quand Rashleigh arriva ils étaient occupés à charger des bateaux de coquilles que l'on brûlait, pour faire de la chaux vive. Cela se faisait au moyen de paniers que les forçats remplissaient puis portaient à travers les brisants jusqu'aux bateaux où on empilait les coquilles.

On remit aussitôt un panier à Rashleigh avec ordre d'accompagner ses camarades. Il demanda au surveillant l'autorisation de faire un autre travail, donnant comme raison l'état douloureux de son dos, encore vif après les cent coups de fouet reçus la veille. Celui-ci affectant de la sympathie demanda à voir la place dont il souffrait, et quand Rashleigh enleva doucement le lambeau d'étoffe dont il s'était pansé, cette brute lança sur les cicatrices une poignée de chaux et lui appliqua un violent coup de bâton au même endroit.

— Au travail, sale chenille, hurla-t-il, si tu ne veux pas que je t'arrange encore dix fois mieux.

Rashleigh ramassa son panier et entra dans l'eau salée qui fit siffler la chaux dans ses blessures envenimées, tandis que le sel semblait mordre les coupures à vif laissées par la mêche du fouet. Presque fou de souffrance il n'en fut pas moins obligé de faire le va-et-vient jusqu'à près de dix heures du soir, quand les derniers bateaux furent chargés et que les malheureux épuisés, affamés, qui avaient été occupés à cette besogne depuis seize heures furent enfin autorisés à aller se reposer dans leurs misérables hangars. Quelques-uns de ces cent cinquante hommes étaient parvenus tant bien que mal à se faire des couchettes d'algues sèches, mais la grande majorité dormaient à même sur le bois.

Les conditions d'existence faites aux pauvres êtres émaciés condamnés à travailler au camp des chauffourniers étaient à cette époque d'une sévérité incroyable. Le seul vêtement autorisé, aussi bien pendant les chaleurs de l'été que pendant l'âpre froid de l'hiver, était la guenille qu'imposait la décence. Ils portaient tous au moins doubles fers aux jambes — beaucoup en avaient jusqu'à quatre ou même six, en punition de fautes graves — et à toutes les heures, variant avec les marées, ils étaient contraints de travailler dans l'eau jusqu'à la poitrine pour décharger leurs paniers dans les bateaux qui avaient de trois à quatre pieds de tirant d'eau. En été tout leur corps pelait, en hiver ils étaient gelés et gercés, réduits à se serrer les uns contre les autres la nuit pour se réchauffer. Leur ration de nourriture par semaine était de trois livres et demie de balle de maïs avec le même poids de mauvais bœuf salé, et encore était-elle réduite par les commissaires surveillants qui volaient librement sur la masse. Les forçats n'avaient aucun moyen de se plaindre de ces détournements à leurs supérieurs immédiats qui avaient le droit de les punir avec une violence sans frein. Il n'y avait pas d'heures de travail fixes, car les surveillants avaient tout pouvoir de contraindre les hommes à travailler tant qu'ils pouvaient tenir debout, et quatorze heures de labeur par jour étaient chose habituelle.

Mais le comble de la misère pour les chauffourniers, c'était le traitement que leur valaient les visites périodiques du commandant du district en tournée. Rashleigh avait appris à Newcastle la passion presque démente de ce despote pour les souffrances à infliger aux malheureux sous ses ordres, et il se doutait que la rigueur des châtimens serait encore pire de ce côté de la rivière, habité certainement par les coquins les plus incorrigibles de tous les déportés.

Le commandant venait toujours avec deux fouetteurs armés chacun de trois ou quatre « chats-à-neuf-queues » et sa méthode était d'aller dès son arrivée d'un groupe de travailleurs à un autre, de cueillir le premier pauvre diable venu qui, épuisé, travaillait avec moins d'ardeur que ses camarades, de l'attacher à la barrière voisine et de lui faire administrer au moins cinquante coups. Et, le dos tout ruisselant de sang, ses victimes recevaient l'ordre de reprendre immédiatement leur travail.

Rashleigh avait l'impression que cet homme était absolument pervers. Des scènes et des cris qui éveillaient pitié et répulsion chez tout homme ordinaire étaient pour lui une source de jouissances mauvaises et il avait l'habitude de sauter brusquement sur le fouetteur et de le zébrer de coups de son fouet de chasse pour qu'il frappe plus durement le patient attaché. Il éprouvait un plaisir tout spécial à choisir des hommes dans les équipes qui chargeaient les bateaux et à les faire fouetter jusqu'à ce qu'ils eussent le dos à vif pour avoir l'amusement de les voir se tordre et d'entendre leurs cris quand il les obligeait à mettre leur panier sur leur dos et à entrer dans l'eau salée qui les brûlait. Ses yeux brillaient devant la douleur causée par la chaux s'éteignant dans le sang des blessures. Plusieurs fois pendant son séjour en ce lieu, Rashleigh vit des hommes se noyer volontairement sous les yeux de leur tortionnaire qui, pour tout commentaire, déclarait que c'était une économie de corde pour le gouvernement et de besogne pour le bourreau.

Ce commandant était, en un sens, victime du système de punitions corporelles poussé à l'extrême qui était généralement pratiqué à cette époque. Le fouet était un procédé de châtimement admis dans l'armée et dans la marine, et depuis quelques années seulement la condamnation d'un marin au fouet avait été abolie. On avait certainement affecté ce commandant à son poste actuel à cause de la réputation qu'il possédait de pratiquer la discipline la plus sévère dans toute l'armée; sans parler de la joie étrange qu'il éprouvait à assister à ces exécutions, il croyait sincèrement que le seul moyen sûr de maîtriser les deux mille hors-la-loi qu'il avait sous ses ordres était de les briser corps et âme. Son principe était de les terroriser et n'hésitait jamais, quand on lui présentait un

nombre insuffisant de délinquants, à choisir dans le tas quelques innocents qu'il faisait frapper en prévision de crimes, qu'ils étaient, à son avis, presque certains de commettre dans l'avenir.

Sa méthode réunissait la plupart des cas. Les hommes du camp des chafourniers étaient juste assez nourris pour ne pas mourir de faim, on les faisait toujours travailler au delà de leurs forces débilitées, et leur esprit était continuellement abruti par le système de punitions qui ne leur laissait pas une minute de répit. En trois mois la plupart étaient physiquement brisés et moralement domptés, débris d'humanité dominés par un seul instinct, le besoin de nourriture. Beaucoup ne cessaient de gémir et de se lamenter pour des aliments et dévoraient n'importe quoi : en plus d'une occasion, Rashleigh vit de pauvres malheureux retirer des grains de bouse de vache et avaler avidement ces débris nau-séabonds.

Tout homme qui avait la chance de recevoir dans sa ration de viande un os à moelle courait un danger. Les yeux avides et envieux de ses camarades le surveillaient pendant qu'il y enfonçait les dents avec voracité et quand, la mâchoire fatiguée, il jetait un fragment de l'os, c'était une lutte sauvage pour s'en emparer. Le second jour de son internement Rashleigh apprit quelle chose terrible peut être la faim.

Il avait jeté un os et dans la rixe qui s'ensuivit deux hommes s'en saisirent chacun par un bout, et comme ni l'un ni l'autre ne voulait admettre que son adversaire eût un droit de priorité, on demanda à Rashleigh de décider entre eux. L'homme qui avait perdu, lançant un regard meurtrier à Rashleigh, et le gagnant, s'écartèrent du groupe, et l'heureux possesseur de l'os l'écrasa à moitié entre deux pierres puis, s'asseyant le dos contre un hangar, se mit à le croquer.

Rashleigh regardait ce malheureux avec pitié, se demandant combien il lui faudrait de temps pour être réduit à cette voracité bestiale, quand il aperçut l'autre, le perdant, dressé au-dessus du mangeur et prêt à frapper avec un grand râteau de fer. Rashleigh poussa un cri d'avertissement et bondit en avant pour arrêter le coup, mais arriva trop tard : le râteau s'abattait déjà sur la tête du pauvre diable qui ne s'attendait à rien, avec une telle force qu'il fendit le crâne et fit jaillir la cervelle.

— Ah! ah! Je l'ai maintenant, cria le meurtrier, saisissant l'os à demi rongé, souillé du sang de la victime et, tout en le mettant dans sa bouche, il tendait les mains aux surveillants qui accouraient pour lui passer les menottes. Sa faim était apaisée pour le moment, que lui importait le châtiement et la potence?

Rashleigh fut bouleversé d'apprendre, en questionnant ses camarades, que pareilles atrocités n'étaient pas du tout rares, et l'un d'eux — venu d'Angleterre sur le même vaisseau que lui — l'engagea à ne jamais réserver une partie de sa nourriture pour un autre repas, car il y en avait plus d'un parmi les vicieux forçats brutalisés qui n'hésiteraient pas à le tuer pour une poignée de maïs ou une bouchée de viande pourrie.

Un jour, peu après cet incident, Rashleigh faisait partie d'une équipe occupée à couper du bois comme combustible pour les fours à chaux, quand un des bœufs attelés à un chariot tomba d'épuisement. Le conducteur essaya, avec force coups et injures, de le faire relever, mais la bête complètement usée n'en put rien faire et, le détachant du joug, on la laissa crever sur place, tandis que l'autre bœuf traînait seul le chariot jusqu'aux fours. Rashleigh et les autres, qui avaient guetté la scène cachés dans le fourré, à peine le chariot fut-il hors de vue, se précipitèrent sur l'animal, l'achevèrent avec leurs haches et découpèrent toute la chair mangeable. Ils firent bien vite disparaître la viande et nettoyèrent leurs haches avant que le surveillant n'arrivât avec le conducteur, et ils contemplèrent, ravis, l'ébahissement des deux hommes qui ne trouvaient que la tête, les pieds et les entrailles de ce qui une demi-heure avant était un bœuf maigre mais entier. Toutes les recherches ne firent pas découvrir la cachette de la viande et on n'eut aucune preuve que l'équipe de Rashleigh eût participé au vol; aussi purent-ils pendant plusieurs jours s'accorder le luxe de mâcher subrepticement cette chair dure et crue.

Avant d'être maté par cette terrible discipline, Rashleigh se demandait comment les forçats ne se concentraient pas pour se révolter, quand bien même la tentative devrait entraîner la mort de plusieurs d'entre eux, tout valant mieux que l'existence qu'ils enduraient. Le suicide, sinon par noyade sous les souffrances affolantes causées par la chaux et l'eau de mer sur des blessures à vif, était aussi inconnu ici qu'il l'avait été dans la vie rude, mais moins effroyable, d'Emu Plains. Les hommes, si désespérée

que fût leur misère, étaient trop abattus moralement pour se mutiner ou se supprimer. Leur seule manifestation d'énergie était celle d'hommes rendus fous par la faim. Son enquête prudente sur les chances possibles de fomenter une révolte lui révélèrent vite qu'un des grands obstacles au succès était le manque de confiance des déportés les uns envers les autres. On faisait fréquemment des plans d'évasion, mais presque toujours avant que ne fût venu le moment d'agir, l'un ou l'autre des camarades dans la confiance dénonçait ceux qui s'étaient fiés à lui. Un indicateur pouvait d'ordinaire compter sur une récompense quelconque de la part des autorités et certains même organisaient des tentatives d'évasion avec le ferme propos de trahir leurs camarades, dans l'espoir d'être nommés surveillants ou casés dans quelque autre poste avantageux.

* * *

Un peu plus tard Rashleigh était un jour au nombre des forçats qu'on avait envoyés couper du bois de manglier destiné à une manufacture de maillets pour casser les pierres à Sydney. La nécessité de choisir les branches convenables obligeait les hommes de l'équipe à errer séparément dans le marais, enfoncés souvent dans l'eau jusqu'au cou. Au cours de ses recherches, Rashleigh arriva au bord de la rivière où il fut saisi de voir une barque à sec sur un banc de sable, et un peu inclinée sur un côté : ni dans le bateau ni autour il n'aperçut personne.

L'endroit était dérobé à la vue par une pointe de terre qui avançait, couverte de mangliers. Rashleigh put donc avancer tranquillement en rampant et regarder dans le bateau. Il y vit au fond un homme profondément endormi et constata que l'intérieur de cette barque était beaucoup plus spacieuse qu'il ne l'avait cru à première vue. Il y avait place de chaque côté du demi-pont pour deux ou trois hommes étendus et pouvant dormir confortablement, et l'embarcation paraissait bien munie de provisions. Le mât, avec sa voile enroulée autour, était allongé sur les bancs de nage et il aperçut dessous les crosses de plusieurs fusils. Son cœur se mit à battre plus vite : il voyait une possibilité d'évasion.

Rapidement et sans bruit il alla retrouver quelques camarades et leur parla de cette occasion miraculeuse; tous décidèrent de risquer le coup. L'émotion leur échauffait le sang et redonnait du nerf, semblait-il, à leurs carcasses efflanquées, tandis que, les yeux brillants, ils suivaient Rashleigh vers l'endroit où reposait le bateau, son occupant toujours endormi. Sans perdre un instant ils remisèrent la barque à l'eau, relevèrent l'ancre et commencèrent aussitôt grâce au courant rapide à dériver vers l'embouchure. Ils dressèrent alors le mât et déroulèrent la voile que gonfla une brise fraîche mettant le cap sur la rive sud pour avoir une île entre eux et le camp des chafourniers. Dès qu'ils furent ainsi couverts, ils réveillèrent le navigateur qui fut terrifié en se voyant entouré par plus d'une demi-douzaine de squelettes décharnés, de corps nus couverts de boue et de saleté, la tête et la figure envahies par une broussaille de poils. Un des fugitifs, qui s'était armé d'un fusil, ordonna au pauvre diable de se dévêtir, et ses hardes passèrent immédiatement à un autre, nommé Roberts, qui, connaissant quelque chose à la navigation, avait été désigné pour manœuvrer le bateau. Les autres s'étendirent sous les plats-bords pour que leur nudité n'attirât pas l'attention de quelque spectateur qui aurait immédiatement lancé la garnison à leur poursuite.

Le timonier, se trouvant suffisamment loin de la baie des chafourniers, traversa la rade pour conserver la plus grande distance possible entre le bateau et l'établissement. Les cloches commençaient à sonner dans la ville l'heure du dîner des forçats, et, en les entendant, les fugitifs se rendirent compte que la plupart des habitants de Newcastle seraient chez eux à table quand le bateau traverserait la ville et qu'aussi il y avait pour eux bien moins de danger d'être vus.

Le vent continuait à être favorable. En réponse à la grêle de questions de ses camarades toujours étendus, leur pilote pouvait leur dire qu'ils passaient devant l'appontement des mines de charbon et que tout semblait bien marcher. Ils furent bientôt par le travers de l'île Nobby, rocher escarpé situé presque au milieu de l'embouchure de la rivière Hunter.

— Souffle, bonne brise, murmura le barreur, encore un mille et nous sommes sauvés.

Il avait à peine dit ces mots avec émotion que de l'île une voix de tonnerre lança : « Ohé, bateau! » Oubliant toute prudence dans leur anxiété en entendant cet appel impérieux, deux des fugitifs

nus se dressèrent au-dessus du plat-bord pour voir qui les hélait.

L'homme de l'île, un officier venu chasser des oiseaux de mer, les vit et se rendit compte de ce qui se passait.

— Amenez votre voile, cria-t-il, ou je tire sur votre bateau.

Les fugitifs ne firent aucune attention à cet ordre et ne répondirent rien à cette menace, l'homme à la barre maintenant soigneusement sa direction.

— Hola! Ohé, du rivage! A l'aide! Mutinerie!

Tout en criant ainsi l'officier épaula son arme et fit feu, sans résultat, car les plombs firent jaillir l'eau bien en arrière.

Il ne servait plus à rien de se cacher, aussi tout le monde se leva-t-il et Rashleigh constata que tout était maintenant en mouvement autour d'eux. La détonation du fusil de l'officier avait alerté les sentinelles placées aux postes-vigies qui déchargèrent leur fusil, dont le bruit fit accourir du palais du gouvernement le commandant redouté. Il sauta en selle et descendit au galop vers la plage où on le vit nettement, à en juger par ses gestes, injurier un groupe d'hommes affairés à mettre à l'eau un bateau, et leur enjoindre d'aller plus vite.

Un peloton de soldats descendit la colline en courant pour rejoindre son officier, et Rashleigh vit un autre détachement, qui vraisemblablement s'était à la première alerte rendu à la prison, se diriger vers la hauteur derrière l'île Nobby. Les cloches d'alarme sonnaient sans discontinuer et les deux canons placés sur une bande de gazon devant le palais du gouvernement furent chargés à la hâte et tirèrent sur le bateau : un des boulets effleura juste le haut du mât en sifflant, et, après plusieurs ricochets, alla se perdre dans le sable de la rive nord.

Quand ses yeux eurent fini de suivre la course du projectile, Rashleigh remarqua un canot qui, monté par deux personnes, démarrait de l'îlot et se lançait à leur poursuite : c'étaient l'officier qui avait le premier donné l'alarme et évidemment son domestique, mais il était clair qu'ils n'avaient qu'une arme à feu, le fusil dont ils se servaient pour tirer les oiseaux de mer. Les deux hommes ne leur en donnaient pas moins la chasse, ignorant que les fugitifs étaient bien armés ou ne tenant hardiment aucun compte de ce fait. Leur canot, plus petit et construit pour la course, gagna rapidement sur le canot plus lourd des fuyards, où six d'entre eux étaient maintenant armés des mousquets trouvés à bord. Rashleigh héla l'officier et l'engagea, s'il tenait à la vie, à renoncer à la poursuite, attirant son attention sur les six fusils braqués sur lui. Le jeune enseigne, estimant sans doute qu'il s'était trop avancé pour se retirer sans déshonneur, ne répondit à l'avertissement bien intentionné de Rashleigh qu'en déchargeant son arme dont le projectile atteignit le barreur au bras gauche. Les six forçats tirèrent ensemble et l'ardent jeune homme tomba ensanglanté par-dessus bord. Son domestique fut forcé de renoncer à la poursuite pour repêcher son maître, si bien que les fugitifs purent s'occuper de leurs autres poursuivants.

Les plus rapprochés montaient une baleinière à huit rameurs portant aussi une grande voile. Rashleigh était terrifié par la vitesse à laquelle elle avançait et la confiance qu'il avait dans le succès de son évasion commençait à faiblir. Le commandant, tête nue et lançant alternativement des imprécations et des promesses, debout à l'avant, une carabine à la main, épaulait toutes les deux minutes, comme incapable de contenir sa rage jusqu'au moment où il serait à bonne portée de son gibier. Il ne tirait pourtant pas, se contentant de montrer le poing aux forçats et de vomir des injures à leur adresse.

Trois autres bateaux arrivaient, presque de front, dans le sillage de celui du commandant, contenant tous des soldats, et deux d'entre eux garnis de voiles pour aider les rameurs. Les fugitifs reconnurent bien vite le troisième à son grément particulier pour le redouté bateau-pelote, connu pour le plus rapide de Newcastle, réputation qu'il soutenait en ce moment par la façon dont il devançait les autres.

A cinq milles environ dans la direction nord que le barreur fugitif suivait résolument, malgré son bras blessé, s'avancait l'extrême pointe de terre qui forme la baie où se jette la rivière Hunter. Partant de ce promontoire une ligne de rochers s'étend vers le large sur près d'un mille, rochers visibles à marée basse et, par gros temps, révélés par des remous et des brisants. La mer était alors pleine, mais même pour l'œil inexpérimenté de Rashleigh le danger qu'il y avait à courir droit sur les récifs était évident. Rashleigh, épouvanté des conséquences qui semblaient inévitables, se tournant vers Roberts toujours à la barre, lui suggéra qu'il vaudrait mieux gouverner vers le large.

— Je sais ce que je veux, répondit-il avec calme, et je fais pour le mieux.

Sur cette assurance, Rashleigh regarda où en étaient les poursuivants et constata que le bateau-pilote accostait un instant l'embarcation du commandant, prenait celui-ci à son bord, puis se relançait à la poursuite à toute allure. La brise allait fraîchissant à mesure qu'ils étaient moins à l'abri de la côte et le bouillonnement des récifs n'était plus qu'à faible distance devant eux quand Roberts cria soudain : « Tout le monde à plat ventre! » Lui-même prouva l'urgence de cet ordre en s'étalant sur le demi-pont, sans lâcher la barre ni quitter des yeux une hauteur qui se dressait juste devant eux.

Une salve de mousqueterie partit du bateau-pilote, quelques-unes des balles déchirèrent la voile des fugitifs, puis la voix impérieuse du commandant tonna :

— Amenez votre voile, coquins, et rendez-vous, ou nous vous coulons!

Roberts se redressa sur un genou, passa la barre à un autre dont il prit le fusil et examina avec soin le silex et l'amorce.

— Maintenant, dit-il, les gars, si nous étions de l'autre côté de ces écueils nous serions sauvés. Il n'y a qu'un passage pour les franchir et je ne crois pas qu'il y ait dans ces bateaux un homme qui le connaisse comme moi. Il faut trouver le moyen d'arrêter ce bateau-pilote : je vais viser le commandant et vous autres tirez sur les élingues de ses voiles. Si une de vos balles touche juste, ils seront forcés de s'arrêter. Dites-moi quand vous serez prêts.

Et il attendit leur signal. Alors il cria :

— Et maintenant les élingues, attention! Feu!

Quand la fumée de la salve se fut dissipée, Rashleigh vit le commandant chanceler, laisser tomber sa carabine à la mer, et s'affaïsser dans les bras d'un de ses marins. La voile d'arrière battit un moment au vent puis tomba sur la tête du timonier et des soldats qui se tenaient sur l'arrière. Le bateau fit une embardée, ce qui lui évita de se briser sur un rocher qui n'était pas à une longueur d'aviron de son avant.

Le canot fugitif était maintenant en plein dans les brisants et l'eau sautait, écumait et fouettait tout autour si bien que Rashleigh pensait qu'ils touchaient à leur fin. Aucun bateau ne pouvait tenir dans une pareille mer avec des rochers à cinq mètres de chaque côté. Roberts reprit la barre à son remplaçant et dirigea sa barque d'après des points de repère pris sur le rivage à travers l'ouverture dans les récifs et la mit relativement en sécurité. A leur gauche s'étendait la terre, à leur droite la pleine mer, et Rashleigh éprouva un tel soulagement que, s'adressant à Roberts il le félicita spontanément de son courage et de sa maîtrise à manœuvrer. A quoi l'autre répondit avec un sourire :

— Nous allons voir immédiatement comment les flics passent, car, par Dieu, ils vont essayer.

Rashleigh vit le canot à huit rameurs se diriger vers la passe dans les récifs et ne put s'empêcher d'admirer le courage de l'équipage qui tirait sur les avirons sans broncher dans l'agitation du ressac. Un moment le bateau fit bonne route dans la passe, puis tous ses occupants poussèrent une affreuse clameur que suivit un craquement de pontes, car il était jeté sur les rochers. Des cris pitoyables, des appels éperdus remplirent l'air, dominant le fracas des brisants. Roberts jeta un regard sur la mer en furie.

— Ah! dit-il comme pour lui-même, je pensais bien que l'ardeur de quelques-uns d'entre vous se refroidirait là.

Puis il s'assit tranquillement, la main sur la barre, et demanda à un de ses camarades de bander la blessure de son bras, cependant que Rashleigh se retournait pour surveiller les autres bateaux qui arrivaient pour recueillir les hommes tombés à l'eau. Cela fait, les canots de l'établissement doublèrent les récifs pour gagner la haute mer, après quoi ils disparurent presque complètement aux yeux des forçats. Se sentant relativement en sûreté ils se préparèrent un repas avec les provisions dont le bateau était largement pourvu. L'homme qui en avait la garde leur expliqua qu'il avait été équipé à Sydney pour deux riches messieurs récemment arrivés d'Angleterre pour s'établir dans la colonie. Ils avaient remonté la rivière Hunter pour choisir des terrains et avaient abordé à Newcastle pour passer la journée avec le commandant qui leur avait envoyé sa yole avec une invitation.

Après leur repas, le meilleur qu'aucun d'eux eût fait depuis longtemps, les fugitifs discutèrent leur plan pour l'avenir. Ils finirent par se mettre d'accord pour suivre la côte vers le Nord, car Rashleigh se rappelait avoir lu que le capitaine Blight et son

équipage avaient pris cette direction après la fameuse révolte du *Bounty*, un vaisseau de guerre britannique, dans les mers du Sud. Les forçats espéraient atteindre un des établissements hollandais de l'archipel Indien, où ils comptaient se faire passer pour des matelots naufragés. Ils cachèrent ce projet à leur prisonnier qu'ils déposèrent sur terre, en lui indiquant de suivre le rivage qui l'amènerait sur le port en face de Newcastle.

Rashleigh trouva tant de charme à la liberté qu'il ne dormit qu'une heure ou deux cette nuit-là, préférant rester à causer avec Roberts de leurs plans et des problèmes qui se posaient à eux. Au bout de quelque temps il persuada à Roberts de faire un somme et de lui laisser le gouvernail, ce qu'il fit après lui avoir donné une leçon élémentaire de navigation, lui indiquant de mettre toujours le cap sur une certaine étoile, et d'appeler tout le monde si le vent venait à changer ou à tomber, et surtout si les brisants étaient en vue.

À l'aube, ayant perdu de vue l'étoile sur laquelle il se dirigeait, il appela Roberts qui examina soigneusement la côte et les hautes montagnes qui se dressaient dans le lointain.

— Nous avons fait un fameux trajet, dit-il joyeusement. Nous sommes plus loin que la côte que je connais, ce qui veut dire au moins à cent milles au nord de Newcastle.

Quand le soleil fut monté et que la brume matinale se fut dissipée, ils virent que le bateau-pilote avait continué la poursuite et était presque à leur hauteur, à l'extrémité de la ligne des récifs, à peu près à un mille et demi de distance. En avant le fracas des brisants les avertissait qu'ils approchaient de l'extrémité du goulet, et, pour comble d'ennui, la brise diminua rapidement et finit par tomber, les laissant dans un calme plat. Ils tirèrent la barque dans un bas-fond, parmi les buissons de mangliers, et jetèrent l'ancre.

La conduite des hommes du bateau-pilote était troublante. Ils avaient pris les avirons et ramaient lentement le long des récifs comme s'ils cherchaient un passage. Les fugitifs, craignant que leurs poursuivants n'en trouvaient un, enlevèrent du bateau tout ce qu'il contenait et l'enfouirent dans le sable, au-dessus de la limite des hautes marées. Alors, sur la proposition de Rashleigh, ils emplirent le bateau et le coulèrent sur un bas-fond, après avoir abaissé le mât, espérant par ce moyen dérouter leurs poursuivants et peut-être leur faire perdre leur trace.

Chaque homme garda une petite provision d'aliment, un fusil avec des munitions, et le groupe s'enfonça alors dans un épais fourré, à travers lequel ils n'avancèrent qu'avec grande difficulté, mais au bout d'un mille environ ils atteignirent une colline d'où ils pouvaient voir l'océan. On n'apercevait pas les poursuivants au delà des récifs : ils en conclurent qu'ils avaient trouvé un passage et que le bateau-pilote explorait le goulet pour y trouver trace des fugitifs.

Chevreul⁽¹⁾

1786-1889

Les recherches sur les corps gras

En 1774, Lavoisier écrivait dans son registre de laboratoire : « Ce que c'est que l'huile? Il paraît que, par la combustion, on peut la réduire en air, mais nous ne savons rien au delà. »

De vrai, on en savait bien un peu plus sur cette question que ne le croyait le fondateur de la chimie; mais de quelques observations, d'une importance réelle, on n'avait su tirer aucune idée juste sur la composition des matières grasses. On les classait, d'après leur état physique et leur consistance à température ordinaire, comme suifs, graisses, beurres, huiles, ce qui n'a même

pas un intérêt commercial, puisque la plupart d'entre elles auraient dû changer de classe avec les saisons et les climats. On distinguait aussi les huiles véritables ou huiles fixes d'avec les huiles volatiles ou essences, ce qui n'était pas pousser bien loin l'étude des unes et des autres. On savait néanmoins que, dans certains cas, les matières grasses présentent les caractères de l'acidité.

Il semble que cette observation ait été faite pour la première fois, au XVII^e siècle, par un chimiste allemand installé à Venise. Il s'appelait Otto Tacken. Mais beaucoup d'érudits et de savants qui écrivaient en latin avaient coutume de latiniser leur nom, voire de le traduire en latin ou en grec. Tacken s'était donc (si l'on peut dire) baptisé Tachenius, comme Zécaire, Zaccarias; Schwartzerde, Melanchton; Holzmann, Xylander; Duchesne, Quercitanus; Dubois, Sylvius, et Landmann, Agricola. « Dans la saponification, disait Tachenius, c'est un acide qui se combine à l'alcali, car l'huile ou la graisse contiennent un acide caché. »

En 1745, Macquer avait reconnu la présence d'un corps acide dans les huiles rances; en 1783 enfin, Scheele avait isolé le « principe doux » des huiles auquel Chevreul donna plus tard le nom de glycérine.

Il semble, du point de vue de nos connaissances actuelles, que la découverte des deux sortes de substances que l'on peut retirer des matières grasses aurait dû faire comprendre qu'elles sont constituées par des combinaisons de la glycérine et des acides gras. Mais la doctrine de Stahl, alors régnante, voulait que les corps gras qui sont facilement combustibles, fussent riches en phlogistique et la présence supposée de cet élément importun cachait leur nature véritable. Il s'écoula plus de quarante années entre la découverte de Scheele et les travaux de Chevreul, qui établirent que les principes immédiats dont le mélange forme les divers corps gras « ont beaucoup d'analogie avec les éthers qui passent pour être formés d'acides et d'alcools ». Et aussi que, dans la saponification, les matières grasses fixent de l'eau et se divisent en glycérine et en acide gras.

* * *

Les chimistes d'aujourd'hui ne connaissent pas leur bonheur! N'entendez point par là, s'il vous plaît, qu'ils ont conquis dans notre monde d'agioteurs la situation morale et matérielle que justifierait leur fonction sociale. Mais du moins ils travaillent dans des conditions inconnues de leurs devanciers.

Quand on arrive à se représenter un laboratoire de chimie dans le premier quart du XIX^e siècle, on est saisi d'admiration pour les savants qui, comme Chevreul, ont bâti avec d'aussi pauvres moyens un édifice que le temps a respecté.

Le gaz extrait de la houille était connu depuis 1785, mais « le métal docile où l'onde s'emprisonne » — comme disait alors l'abbé Delille — ne le conduisait pas encore dans les maisons. Les chimistes n'avaient à leur disposition que le charbon de bois. Comme matériel : des ballons, des cornues, des cloches et des tubes de verre. Ils construisaient eux-mêmes leurs appareils, en travaillant le verre sur une lampe à huile dont ils activaient la flamme à l'aide d'un chalumeau.

Dans le *Soufflage du verre*, par Danger — livre paru en 1829, et écrit sans doute sur les conseils de Chevreul à qui il est dédié — l'auteur prend soin de donner l'adresse d'un marchand, à Paris, où l'on peut trouver des tubes de verre et d'un autre qui vend de l'alcool et du mercure. On en peut conclure qu'il était alors assez difficile de se procurer matériel et produits de laboratoire. Les chimistes devaient du reste purifier ou même préparer la plupart de leurs réactifs. Des appareils d'un usage courant aujourd'hui étaient alors inconnus. Chevreul avait souvent à filtrer

(1) D'une vie de Chevreul qui paraît, ces jours-ci, aux Editions de la Madeleine, 11, rue Tronchet, à Paris, et que voudront lire tous ceux qui s'intéressent aux prodigieux progrès des sciences à notre époque.

des substances solides à température ordinaire; comme il n'avait pas d'étuve, il installait son filtre entre deux fourneaux à charbon.

La technique était aussi rudimentaire que l'appareillage. Pour isoler les principes immédiats des corps gras, Chevreul employait la méthode des lavages successifs qui peut se résumer comme il suit : les composés définis dont le mélange forme les produits organiques naturels ne sont pas tous également solubles à toutes les températures dans tous les menstrues, comme on disait alors, ou, en langage moderne, dans tous les dissolvants. Si donc on lave de tels mélanges, dans des conditions et avec des liquides appropriés, un aussi grand nombre de fois qu'il est nécessaire, un moment arrive où le résidu est formé du corps insoluble, ou le moins soluble, à l'état de pureté. Lorsqu'il en est ainsi, tout nouveau lavage ne peut enlever au résidu qu'une portion de substance identique à celle qui reste. Chevreul estimait qu'on était alors très probablement en présence d'une espèce chimique d'un principe immédiat.

On voit que, tout de même que Lavoisier considérait comme simple un corps que l'on n'avait encore pu décomposer, Chevreul tenait pour principe immédiat toute substance dont on ne pouvait — à moins d'en altérer la nature — rien enlever de différent d'elle-même.

Il en faisait alors l'analyse élémentaire par la méthode de Gay-Lussac et Thenard, améliorée par Berzelius et par lui-même. Il procédait aux opérations suivantes : la matière organique est brûlée dans un tube de verre en la chauffant avec de l'oxyde de cuivre. De l'eau dégagée et absorbée par le chlorure de calcium, on déduit le poids d'hydrogène contenu dans le produit examiné. On recommence l'opération et l'on recueille sur le mercure, dans un eudiomètre, les gaz qui se dégagent. On mesure le mélange gazeux et on absorbe le gaz carbonique par la potasse, puis l'oxygène par le phosphore. On introduit alors dans l'eudiomètre un mélange d'oxygène et d'hydrogène avec un excès du premier; on fait détoner pour brûler le carbone et l'hydrogène, libres ou combinés, qui auraient pu échapper à la combustion. On fait agir de nouveau la potasse puis le phosphore, et s'il reste encore une substance gazeuse on la considère comme de l'azote. Il fallait, bien entendu, tenir compte de l'oxygène perdu par l'oxyde de cuivre et des gaz qui se trouvaient dans les tubes avant et après la combustion.

Il y aurait quelque exagération à soutenir que pas un chimiste ne pourrait refaire les travaux de Chevreul dans les mêmes conditions que lui. On en trouverait à coup sûr, comme des chasseurs capables de tuer des canards au fusil de guerre et des marins assez habiles pour traverser la Manche en cuvier. Mais ces opérations ne sont point à la portée de tous.

Par les méthodes précédentes d'analyses immédiates et élémentaires, Chevreul prépara — dans un état de pureté beaucoup plus grand qu'on ne l'a cru longtemps — et étudia : les acides butyrique, phocénique (ou valériannique), caproïque, caprique, margarique (ou palmitique), stéarique et oléique, ainsi que deux corps qui furent plus tard reconnus pour des alcools : l'éthyl et la cholestérine.

Si brillante que soit cette énumération, la célébrité de Chevreul ne se pourrait comprendre, s'il avait simplement isolé une dizaine de corps, et montré que les matières grasses sont essentiellement formées de composés où la glycérine est unie à certains acides organiques. « Il n'est de science que du général », a dit Claude Bernard après Aristote; et Chevreul lui-même a écrit : « La science consiste à généraliser les faits recueillis et contrôlés par l'expérience. » Or précisément les travaux de Chevreul sur les matières colorantes, et surtout les matières grasses, étaient pour le progrès de la chimie d'une conséquence extrême, comme susceptibles de généralisations fécondes. Par des exemples lumineux, ils

montraient — comme on l'a vu déjà au chapitre de la révolution chimique — que les substances organiques ne sont pas des entités capricieuses, réfractaires aux lois pondérales, mais des mélanges en proportions variables de composés qui sont eux-mêmes définis et invariables.

Les *Recherches chimiques sur les corps gras d'origine animale* avaient été publiées en 1823. Les méthodes rigoureuses pour isoler les principes immédiats et en définir les caractères, que Chevreul avait créées au cours de ses admirables travaux, pouvaient être formulées en règles générales à l'usage des chimistes. C'est ce qu'il fit dans ses *Considérations générales sur l'analyse organique* qui parurent en 1824.

Du laboratoire à l'usine

Depuis quelques années, on a célébré le centenaire d'une foule de découvertes scientifiques et de réalisations industrielles, dont beaucoup ont modifié plus ou moins profondément la forme et les conditions de notre vie : les chemins de fer, la turbine, les ponts suspendus, l'électro-aimant, la photographie, l'aniline, l'alizarine, le benzène... et dans un ordre d'idées bien différent, le centenaire de M. Joseph Prudhomme. Mais on voit par les inventions qui précèdent que les hommes d'il y a cent ans ne manquaient pas, pour vivre dans un âge ridicule, d'énergie, d'esprit réalisateur et parfois de génie.

En 1925, on fêta au Muséum le centenaire des travaux de Chevreul sur les corps gras et leurs applications industrielles. Cette formule est plus exacte que celle où le nom de Chevreul se trouve associé à la seule invention de la bougie.

On résume souvent en un mot l'œuvre des plus grands maîtres de la chimie : Lavoisier, la théorie de la combustion; Proust, les proportions définies; Gay-Lussac, le cyanogène; Thenard, l'eau oxygénée; Laurent, la substitution; Gerhardt, les séries homologues; Sainte-Claire-Deville, la dissociation; Berthelot, la synthèse chimique; Curie, le radium. C'est, par force, insuffisant et injuste. Dire de même comme on le fait encore trop souvent : Chevreul, la bougie, c'est attribuer à un chimiste illustre un mérite qu'il n'a pas, et surtout méconnaître injurieusement la portée de ses travaux. Si la fabrication industrielle de la bougie est une application directe de ses découvertes, ce n'est pas lui qui l'a réalisée. Il a fait mieux. Et si l'on tient absolument à résumer son œuvre en une formule frappante, il faut dire : Chevreul l'analyse organique immédiate, ou encore, la chimie organique quantitative.

* * *

Au début du XIX^e siècle on employait encore pour l'éclairage, comme les peuples de l'antiquité, des bougies de cire et des chandelles de suif. Les premières étaient fort coûteuses; les secondes, grasses au toucher et molles, fumaient et sentaient mauvais. Il fallait les moucher, car la mèche, carbonisée, mais incomplètement consumée, se recourbait et les faisait couler. Les acides gras retirés du suif selon les méthodes découvertes au laboratoire par Chevreul, sont moins fusibles que le suif lui-même et donnent une lumière plus intense et plus belle, surtout si l'on élimine par pression ceux d'entre eux qui sont liquides à température ordinaire.

Le pharmacien Braconnot avait bien, en 1818, tenté d'enlever au suif ses composants les plus fluides, mais l'idée de préparer industriellement des bougies d'acides gras est due sans doute à Gay-Lussac, qui entraîna dans cette voie son collègue et ami Chevreul. Ils prirent ensemble, en janvier 1825, un brevet français et, quelques mois plus tard, ils en firent prendre un en Angleterre, sous le nom d'un industriel anglais, Mosès-Poole.

Il peut sembler étrange que dans le texte du brevet français

qui revendique une application des travaux de Chevreul, ce soit Gay-Lussac qui figure le premier. Celui-ci était, il est vrai, un peu plus âgé, mais surtout il avait une habitude des affaires qui manquait tout à fait à Chevreul.

La vie de Gay-Lussac, belle et glorieuse du reste, peut se diviser en quatre périodes. Jusqu'en 1807, il est presque exclusivement physicien. Pendant les dix ou douze années qui suivent, il se s'occupe plus que de chimie pure. Vers 1820, il consacre son activité et son talent à la chimie appliquée, et prend des intérêts dans des fabriques d'acide sulfurique, d'alcalis, d'alcool, de chlorures décolorants, de glaces. Sous Louis-Philippe enfin, il se lance dans la politique, comme devait faire plus tard Dumas et Berthelot. En 1832, il est nommé député de la Haute-Vienne, son pays, et en 1839 il entre à la Chambre des pairs.

Son projet de fabriquer des bougies stéariques, en association avec Chevreul, paraît n'avoir eu d'autres suites que des essais de laboratoire.

Un mois après la publication du brevet de ces deux chimistes, un ingénieur, Jules Cambacères, en prenait un autre pour le même objet. Il tenta de le faire exploiter dans une petite usine installée à Paris. Après de nombreux essais, il finit par obtenir des bougies qui ne coulaient pas trop, grâce à l'emploi de mèches nattées ou tressées qui, sans qu'on les mouche, se consumaient d'elles-mêmes par l'effet du tirage. Mais ces bougies sentaient mauvais; elles étaient jaunes, grasses au toucher et les mèches, imprégnées d'acide sulfurique étendu, se détruisaient assez rapidement à l'intérieur même du cylindre d'acides gras. Cambacères n'arrivant pas à vendre ses produits, abandonna l'industrie et devint par la suite ingénieur en chef des ponts et chaussées, puis préfet.

La question fut reprise en 1829 par deux jeunes docteurs en médecine qu'unissait une étroite amitié, A. de Milly et Motard. Ils remplacèrent pour la saponification des suifs et des graisses la potasse par la chaux et, en perfectionnant les procédés de Cambacères dont ils avaient acheté les brevets, arrivèrent à obtenir le type de mèche dont on se sert encore aujourd'hui. Ils prirent des brevets en 1831 et fondèrent la fabrique des « Bougies de l'Etoile », ainsi nommée parce qu'elle se trouvait au voisinage de la barrière de ce nom. L'affaire marcha tant bien que mal pendant quatre ans, mais les associés avaient engagé de grosses dépenses et ne réalisaient pas de bénéfices. En 1835, ils se séparèrent d'un commun accord. Motard alla fonder une stéarinerie à Berlin et Milly transporta son usine boulevard Rochechouart, puis route de Saint-Denis, à La Chapelle. En 1836, il installait à Marseille la seconde stéarinerie française. C'est A. de Milly qui réalisa la saponification en grand par la chaux, perfectionna la pression à chaud pour éliminer les acides fluides, mit au point la saponification par l'acide sulfurique, employa l'acide borique pour imprégner les mèches. Enfin, avec le concours de Bouis, son gendre, professeur à l'École de pharmacie, il parvint à saponifier les corps gras sous pression et à haute température, en présence d'une faible quantité de chaux agissant comme catalyseur.

Cette industrie de la bougie est donc toute française, puisque les travaux de Chevreul l'ont rendue possible, et que d'autres Français — A. de Milly en première ligne — l'ont fait passer du laboratoire à l'usine. En 1855, le jury de l'Exposition internationale de Paris voulut reconnaître à la fois les mérites — inégaux mais également incontestables — de la théorie et de la pratique; il décerna une grande médaille d'honneur à Chevreul, et à Milly, « fondateur de l'industrie des bougies stéariques », une médaille d'honneur.

En 1851, Chevreul devait obtenir aussi un prix de 12,000 francs, décerné par la Société d'encouragement à l'industrie nationale,

et que lui remit Dumas avec toutes les fleurs d'un panégyrique affectueux. C'est peu si l'on songe aux gains que réalisèrent dans le monde entier ceux qui exploitaient les découvertes de Chevreul. Le fait est trop fréquent et c'est tout à fait exceptionnel, chez nous du moins, qu'un savant sache tirer lui-même parti de ses découvertes.

On a souvent parlé du désintéressement de Chevreul et des fortunes accumulées par ceux qui utilisaient ses recherches théoriques, alors que lui-même n'en retirait aucun profit. Il est certain que Chevreul n'était pas un homme d'argent, mais on n'en doit pas faire non plus un nouveau Palissy, réduit à brûler son lit et ses chaises pour chauffer ses fourneaux. Bourgeois très économe, sans grosses charges de famille puisqu'il n'eut qu'un enfant, habile administrateur de ses biens, il vivait avec une extrême simplicité et laissa en mourant une fortune de plusieurs millions. Il était sans besoins, sans désirs, et l'honneur qu'on rendit à ses travaux atténua l'amertume qu'il avait ressentie de son échec industriel. Mais le fait que Chevreul ne fut pas trop à plaindre de rester toute sa vie un homme de laboratoire ne saurait servir d'argument pour justifier la législation de notre pays. Et c'est une injustice criante que, dans l'exploitation des découvertes scientifiques, il ne soit réservé aucune part de gain aux savants qui les ont faites.

Chevreul vit, sans y prendre part, se développer chez nous et à l'étranger l'industrie de la stéarinerie. Il mourut sans en connaître le déclin. En 1884, il y avait en France trente stéarineries et la production des bougies avait dépassé, cette année-là, trente millions de kilos. Il ne reste plus à présent que sept ou huit usines et leur production annuelle est réduite à neuf millions de kilos.

* * *

Les découvertes d'apparence purement spéculative dont Chevreul est l'auteur rendirent possibles la création et le développement d'industries autres que celle de la bougie. La fabrication des savons, l'emploi de l'acide oléique pour la préparation des laines à tisser, la purification de la glycérine et sa transformation en dynamite, l'affinage des corps gras alimentaires par neutralisation, leur « désodorisation » par la vapeur d'eau, la fabrication des parfums synthétiques, la préparation rationnelle du beurre ont trouvé dans ses recherches leurs bases scientifiques.

Les études de Chevreul sur la teinture et le contraste des couleurs furent utilisées aussi sans plus de profit matériel pour lui que ses travaux sur les corps gras. Les tapisseries des Gobelins et de Beauvais, les tapis de la Savonnerie purent être manufacturés en évitant les erreurs dues à des préjugés et à un empirisme funestes. Le tissage des laines, celui des soies, tous les arts décoratifs lui doivent aussi des progrès éclatants.

C'était un bonheur pour lui de voir dans un si grand nombre de domaines « rayonner le flambeau de la science » qu'il avait lui-même allumé. Certaines applications de ses travaux lui causaient une satisfaction particulière, comme celle de ses recherches sur les couleurs aux signaux colorés pour les chemins de fer. Ces signaux permettaient d'éviter des accidents, de sauver des vies humaines. Car ce n'était pas sans trembler, écrivait-il, que l'on confiait les siens « à ces mécaniques... ces machines à vapeur qui sur des rails entraînent des voitures de malle, des chars à bancs, des wagons... avec la rapidité de l'oiseau ».

GEORGES BOUCHARD.
Docteur ès sciences.

ABONNEMENTS A L'ÉTRANGER

Nos nombreux abonnés étrangers nous obligeraient beaucoup en nous faisant parvenir le montant de leur abonnement (28, 25, 22 ou 17 belgas suivant les pays) soit en souscrivant un abonnement, soit avant l'expiration de leur abonnement en cours.

Il ne sera plus donné suite qu'aux demandes d'abonnements accompagnées du paiement anticipatif. Le service de la revue sera supprimé sans autre avis à l'échéance de tout abonnement qui n'aura pas été renouvelé par le versement du montant dû.

Le prix de l'abonnement pour l'étranger est fixé comme suit :

- I. — Pour le Grand-Duché de Luxembourg 17 belgas
 II. — Pour le Congo belge 22 belgas
 III. — Pour l'Albanie, Algérie, Allemagne, Argentine, Autriche, Bulgarie, Congo français, Côte d'Ivoire, Espagne, Estonie, Ethiopie, France, Gabon, Grèce, Guinée française, Haïti, Hongrie, Lettonie, Maroc, Martinique, Mauritanie, Niger, Oubangi-Charl, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Réunion, Roumanie, Salvador, Sarre, Sénégal, Serbie, Croatie et Slavonie, Somalis, Soudan, Tchad, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Tunisie, Turquie, Uruguay, Républiques Soviétiques Socialistes, Brésil, Égypte, Mexique, Equateur. 25 belgas
 IV. — Pour tous les autres pays 28 belgas

JEUNE HOMME, 26 ans, sachant machine à écrire, bonnes notions de comptabilité, etc., cherche situation. Ecrire bureau journal.

voici
ma plume

La vôtre est peut-être différente et cependant...

il existe une plume "Swan" qui convient parfaitement à votre écriture.

Pour tirer tous les avantages de votre "Swan" assurez-vous d'abord que vous avez bien la plume qui convient le mieux à votre écriture.

Vous êtes sûr de la trouver dans la gamme des "Swan". Votre fournisseur se fera un plaisir de vous aider à la choisir.

'SWAN'
PEN

EN VENTE PARTOUT

GROS :

Mable, Todd & Co Ltd (Belgium) S^{rs} A^{ns}
10, rue Neuve, BRUXELLES

Le remplissage à levier est le meilleur.



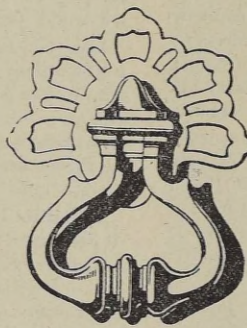
BOIN-MOYER SOEN

LUMINAIRE

SERRURERIE

FER FORGE
D'INTERIEUR

BRONZES
D'ART



142, RUE ROYALE A BRUXELLES

SUCCURSALE A ANVERS :

31, LONGUE RUE DES CLAIRES (MEX)
ET A LONDRES, 177, REGENT STREET

ATELIERS : 84, RUE D'ALBANIE